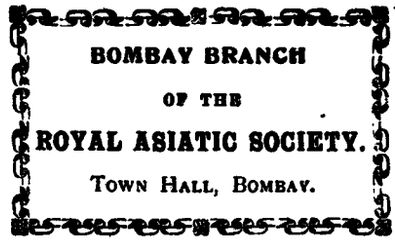
TURQUIE D'EUROPE

LEJEAN

God
Geo 914.961
Lej Eth
101785

00101785



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

Ethnographie

de la

TURQUIE D'EUROPE

par

G. Lejean.

101785

Ethnographie der Europäischen Türkei

von **G. Lejean.**

(Ergänzungsheft zu Petermann's Geographischen Mittheilungen.)

PP.a.40

Gotha: Justus Perthes.
1861.

Table des matières.

Page

I. Procédé de travail et sources d'information. . . 1
Bibliographie. 4
II. Ethnographie ancienne de la Turquie d'Europe. . 5
III. Peuples actuels de la Turquie d'Europe.
1. Famille indo-européenne.
a. Tsiganes. 10
b. Allemands. 12
2. Race pélasgique (gréco-latine).
a. Grecs. 12
b. Skipetars (Arnautes ou Albanais). . . . 15
c. Roumains. 18
d. Zinzares (Vlakhes, Macédo-Valaques). . . . 20
3. Slaves.
a. Serbes. 22
b. Bulgares. 27
c. Russes. 30
d. Polonais. 31
4. Semites.
a. Arabes. 31
b. Juifs. 31
5. Race turque.
a. Osmanlis. 32
b. Yuruks. 35
c. Tartares. 35
6. Magyars. 36
7. Arméniens. 37

Inhalt.

Seite

I. Methode und Quellen. 1
Bibliographie. 4
II. Alte Ethnographie der Europäischen Türkei. . . 5
III. Die jetzigen Völkerschaften der Europäischen Türkei.
1. Indogermanische Familie.
a. Zigeuner. 10
b. Deutsche. 12
2. Pelasgischer Stamm (Gräco-Romanen).
a. Griechen. 12
b. Skipetaren (Arnauten oder Albaner). . . . 15
c. Rumänen. 18
d. Zinzaren (Wlachen, Makedowlachen). . . . 20
3. Slavische Familie.
a. Serben. 22
b. Bulgaren. 27
c. Russen. 30
d. Polen. 31
4. Semitische Race.
a. Araber. 31
b. Juden. 31
5. Türkische Race.
a. Osmanli. 32
b. Jurucken. 35
c. Tartaren. 35
6. Magyaren. 36
7. Armenier. 37

00101785

ROYAL ASIATIC SOCIETY LIBRARY BOMBAY BRANCH OF THE

I. Procédé de travail et sources d'information.

L'étude ethnographique de l'empire ottoman n'est plus aujourd'hui un objet de curiosité scientifique pure, et la guerre de races qui y complique la guerre de religions, confirme assez ce que nous disons. Aussi depuis trente ans, et en particulier depuis quinze, cette ethnographique est-elle l'objet de travaux intéressants, généraux ou partiels. Le savant auteur du „Mithridates" avait donné un premier signal, en s'attachant toutefois plus à la question philologique qu'à la distribution géographique des races. Ce dernier point de vue est plus spécialement saisi par Adrien Balbi, dans son Atlas Ethnographique du Globe (familles tartare, slave, gréco-latine). De 1828 à 1842 il y eut un temps d'arrêt, suivi de l'apparition de la Carte des Slaves de l'illustre Schafarik. Ce beau travail, où se trouvait comprise la Turquie Européenne jusqu'au midi de Monastir, était le premier essai de carte ethnographique de cette grande contrée. Mais les moyens d'information étaient encore restreints à cette époque, et la carte de Schafarik, comme on peut s'en assurer en la comparant à la nôtre, a plusieurs erreurs assez graves. Ainsi l'auteur restreint beaucoup trop, au sud, le domaine de la race bulgare, il assigne par contre à cette race toute la Dobroudja, où elle ne forme qu'une très faible minorité; il diminue beaucoup l'espace occupé par les Serbes, dans la Haute Albanie; il réduit presque à rien les colonies magyares de la Moldavie; enfin, il supprime presque entièrement les populations roumaines de la rive droite du Danube. Quant aux Osmanlis, il les supprime arbitrairement dans toute la Turquie Européenne, sauf dans les villes, et par contre il les indique dans les villes de Bosnie et d'Albanie, confondant ainsi avec les Turcs les musulmans indigènes.

Les imperfections de cette carte ont frappé M. Ami Boué qui, dans le tome II de son excellent livre sur la Turquie, a donné l'ethnographie la plus complète de ce pays. En 1849 il a inséré dans l'Atlas de Berghaus une carte qui est le résumé figuratif des données de son livre. La plupart des erreurs de Schafarik y sont évitées, du moins en ce qui constitue la race turque et la limite sud

I. Methode und Quellen.

Das Studium der Ethnographie des Türkischen Reiches ist heut zu Tage nicht mehr ein Gegenstand reinen wissenschaftlichen Forschungseifers; der Racenkrieg, der sich dort neben dem Religionskrieg zeigt, bestätigt diess hinlänglich. Auch bildeten diese ethnographischen Verhältnisse seit dreissig, besonders aber seit fünfzehn Jahren den Gegenstand interessanter, allgemeiner wie partieller, Arbeiten. Der gelehrte Verfasser des „Mithridates" hatte die erste Anregung gegeben, er hielt sich jedoch mehr an die philologische Frage als an die geographische Verbreitung der Volksstämme. Dieser letztere Gesichtspunkt wurde von Adrian Balbi in dessen Ethnographischem Atlas der Erde (Tartarische, Slavische, Gräco-Romanische Familien) spezieller aufgefasst. Nachdem in den Jahren 1828 bis 1842 kein weiterer Schritt geschehen war, erschien die Karte der Slaven von dem berühmten Schafarik. Diese schöne Arbeit, welche die Europäische Türkei bis südlich von Monastir umfasste, war der erste Versuch einer ethnographischen Karte dieses grossen Landes, aber die Materialien waren damals noch beschränkt und Schafarik's Karte leidet, wie man sich bei ihrer Vergleichung mit der unsrigen überzeugen kann, an mehreren ziemlich bedeutenden Irrthümern. So verkürzt der Verfasser das Gebiet des Bulgarischen Stammes im Süden viel zu sehr und weist demselben dagegen die ganze Dobrudscha an, wo er nur eine sehr schwache Minorität bildet; er giebt den von den Serben in Hoch-Albanien besetzten Raum viel zu klein an, reducirt fast auf Nichts die Magyarischen Ansiedelungen in der Moldau und unterdrückt endlich fast ganz die Rumänische Bevölkerung am rechten Donau-Ufer. Was die Osmanli betrifft, so verdrängt er sie willkürlich aus der ganzen Europäischen Türkei mit Ausnahme der Städte und deutet sie dagegen in den Städten Bosniens und Albaniens an, indem er so die eingebornen Mohammedaner mit den Türken verwechselt.

Die Mängel dieser Karte sind Herrn Ami Boué aufgefallen, der in dem zweiten Bande seines ausgezeichneten Werkes über die Türkei die vollständigste Ethnographie dieses Landes gegeben und für Berghaus' Physikalischen Atlas (1849) eine Karte geliefert hat, welche die Angaben seines Werkes bildlich zusammenstellt. Die meisten Irrthümer Schafarik's sind daselbst vermieden, wenigstens in

des Bulgares et des Serbes, mais non pour ce qui est des Roumains et des populations de la Dobroudja. Il y a en outre des erreurs de détail impossibles à éviter à moins d'une enquête très longue et spéciale; mais elles ne peuvent diminuer le mérite du savant auteur d'un livre qui doit être le manuel de tout homme qui voyage en Turquie.

Aujourd'hui que nous venons résumer et compléter les travaux faits sur cette question, nous devons au lecteur une brève explication sur notre procédé de travail et la valeur critique des documents que nous avons mis en oeuvre.

Pour étudier la distribution géographique des races sur un territoire, deux bases nous sont offertes, l'histoire et les langues parlées actuellement. Nous convenons que ce dernier critérium est le plus sûr à employer, surtout dans les pays civilisés, où une bureaucratie très multipliée permet de classer tout individu d'après un signe saisissable, la langue qu'il parle usuellement. C'est la methode qu'a suivie l'auteur de la magnifique Carte ethnographique de l'Empire d'Autriche, le baron de Czoernig, et il ne pouvait guères en employer d'autre sans risquer de s'égarer. Sans doute des Ladiner qui se sont germanisés au siècle dernier ou des Valaques d'Istrie qui se slavisent tous les jours, ne sont pas, en ethnographie pure, de vrais Germains ou de vrais Slaves; mais si on veut suivre ces transformations dans le passé et les fixer sur une carte, à quelle date, à quel siècle s'arrêtera-t-on? Le même écueil se présenterait pour l'ethnographie de l'Angleterre et de la France, où la race celtique se maintient physiologiquement dans des contrées d'où la langue celtique a disparu durant le siècle dernier: le Monmouthshire et le Cornwall d'une part, l'ouest de la Loire Inférieure de l'autre. C'est l'effet, non de destructions violentes comme au moyen-âge, mais d'une lente assimilation au profit des langues dominantes.

Mais en Turquie les langues adoptées comme critérium exclusif seraient un danger encore plus grand. Dans ce pays d'oppositions violentes les caractères et les hostilités des races se maintiennent avec une vigueur que ravivent encore les inégalités politiques et les haines religieuses. Certaines langues ont exercé une vigoureuse absorption aux dépens des langues voisines, notamment le turc, le grec, et parfois le roumain. Ainsi le turc est, concurremment avec le bulgare, la langue usuelle en Bulgarie, ce qui n'empêche pas les sectateurs des deux cultes de distinguer par-

Betreff der Türkischen Race, der Südgrenze der Bulgaren und Serben, aber nicht in Bezug auf die Rumänen und die Bewohner der Dobrudscha. Ausserdem zeigt sie im Einzelnen noch Mängel, die jedoch ohne sehr langwierige und spezielle Untersuchungen nicht zu vermeiden waren und das Verdienst des gelehrten Verfassers eines Werkes nicht schmälern können, das einem jeden in der Türkei Reisenden zum Führer dienen muss.

Da wir nun die bisherigen Arbeiten über diese Frage zusammenfassen und vervollständigen wollen, so müssen wir dem Leser unser Verfahren und den kritischen Werth der von uns benutzten Dokumente kurz auseinandersetzen.

Um die geographische Verbreitung der Volksstämme auf einem gewissen Gebiete zu studiren, bieten sich uns zwei Grundlagen, die Geschichte und die gegenwärtig gesprochenen Sprachen. Wir geben zu, dass das letztere Kriterium grössere Sicherheit gewährt, namentlich in civilisirten Ländern, wo ein sehr vielfältiges Beamtenwesen erlaubt, jedes Individuum nach einem greifbaren Merkmal, der von ihm gewöhnlich geredeten Sprache, zu klassificiren. Diese Methode befolgte der Verfasser der herrlichen „Ethnographischen Karte des Österreichischen Kaiserstaats", Baron von Czoernig, und er konnte nicht gut eine andere anwenden, ohne Irrungen zu riskiren. Allerdings sind Ladiner, die sich im letzten Jahrhundert germanisirt haben, oder Istrische Walachen, die sich fort und fort slavisiren, in rein ethnographischem Sinne keine wirklichen Germanen oder wirkliche Slaven, wollte man aber diesen Übergängen in die Vergangenheit folgen und sie auf der Karte feststellen, bei welchem Datum, bei welchem Jahrhundert sollte man dann inne halten? Auf dieselbe Klippe würde man bei der Ethnographie Englands und Frankreichs stossen, wo der Keltische Volksstamm sich physiologisch in Gegenden erhalten hat, in denen die Keltische Sprache während des letzten Jahrhunderts verschwunden ist, wie in Monmouthshire und Cornwall einerseits, im Westen des Departements Loire Inférieure andererseits. Das ist die Wirkung nicht gewaltsamer Ausrottungen, wie im Mittelalter, sondern einer allmählichen Ausgleichung zu Gunsten der herrschenden Sprachen.

Wollte man aber in der Türkei die Sprachen als ausschliessliches Kriterium annehmen, so würde man einer noch grösseren Gefahr begegnen. In diesem Lande heftiger Gegensätze erhalten sich die Eigenthümlichkeiten und die gegenseitige Feindschaft der Racen mit einer Kraft, welche durch die politischen Ungleichheiten und den Religionshass noch gesteigert wird. Gewisse Sprachen haben hier eine mächtige Absorptionskraft auf Kosten benachbarter Sprachen ausgeübt, so namentlich das Türkische, das Griechische und hie und da das Rumänische. So ist das Türkische gemein-

faitement un village turc d'un village habité par des Pomaks (Bulgares apostats). Ainsi les Tsiganes ne parlent jamais en public que la langue du pays qu'ils habitent; ainsi le sTurcs de Candie ne parlent que le grec, de même que les Albanais d'Epire. Et cependant il est impossible d'appeler Osmanlis les Pomaks de la Macédoine, ou de classer comme Grecs les Osmanlis Candiotes. Tout en prenant généralement les langues pour base de nos répartitions, nous avons dû faire des exceptions dont nous expliquerons les motifs plus loin, à mesure qu'elles se présenteront dans le cours de ce mémoire.

Quant aux sources auxquelles nous avons puisé, avant d'en donner l'énumération bibliographique, une courte explication est nécessaire.

Nous avons dépouillé toutes les indications ethnographiques contenues dans les voyages exécutés en Turquie depuis soixante ans, et ils sont nombreux. Pouqueville, Leake, le général Jochmus, mais surtout Ami Boué, nous ont fourni un ample contingent. Une source d'informations bien plus précieuse, ce sont les registres de l'impôt existant entre les mains des autorités turques et donnant, village par village, la nationalité de la population classée en musulmans et en raïas. Cette classification est un guide sûr dans certaines provinces, comme la Thessalie et presque toute la Bulgarie, où le musulman est toujours Osmanli. Nous avons pu avoir communication de plusieurs de ces listes, ainsi que d'états statistiques de la plus grande exactitude pour les principautés vassales, comme la Serbie, la Moldavie et la Valachie.

De plus, en deux voyages exécutés en 1857 et en 1858 nous avons parcouru les parties les plus intéressantes de la Turquie Européenne au point de vue de la distribution des races, et nous avons rapporté le résultat de nos observations personnelles, complétées par une foule de renseignements recueillis près de personnes dignes de confiance, en tête desquelles nous sommes heureux de citer les outchitels et les daskals (directeurs des écoles slaves et grècques) de la population chrétienne des villes. Sans doute nos informations ont leurs lacunes et leurs erreurs; mais en attendant que la Turquie possède un ordre administratif et social qui permette d'établir la statistique de ses races avec la précision obtenue dans deux grands empires limitrophes, nous espérons que notre travail offrira une grande exactitude relative et un secours réel aux hommes studieux qui voudront se rendre compte des questions

schaftlich mit dem Bulgarischen die gewöhnliche Sprache in Bulgarien, was jedoch die Anhänger der beiden Religionen nicht hindert, mit vollkommener Sicherheit von einem Türkischen Dorf ein von Pomaken (Bulgarischen Abtrünnigen) bewohntes zu unterscheiden. So sprechen die Zigeuner öffentlich immer nur die Sprache des Landes, das sie bewohnen; die Türken auf Candia sprechen nur Griechisch, eben so die Albaner in Epirus. Und doch ist es unmöglich, die Pomaken Macedoniens Osmanli zu nennen oder die Osmanli auf Candia unter die Griechen zu rechnen. Wenn wir daher auch die Sprachen im Allgemeinen zur Grundlage unserer Eintheilung nehmen, so müssen wir doch Ausnahmen zulassen, deren Gründe weiterhin erörtert werden sollen, sobald wir jenen im Verlaufe der Abhandlung begegnen.

Was die Quellen betrifft, aus denen wir schöpften, so macht sich vor ihrer bibliographischen Aufzählung eine kurze Erläuterung nöthig.

Wir haben sämmtliche ethnographische Nachweise ausgebeutet, welche sich in den Berichten über die während der letzten sechzig Jahre in der Türkei ausgeführten Reisen vorfinden, und deren sind viele. Pouqueville, Leake, General Jochmus, hauptsächlich aber Ami Boué haben uns einen bedeutenden Beitrag geliefert. Eine noch werthvollere Quelle sind die Steuerregister, welche die Türkischen Behörden in Händen haben und die Dorf für Dorf die Nationalität der Einwohner, nach Mohammedanern und Rajas eingetheilt, angeben. Diese Eintheilung ist ein sicherer Führer in gewissen Provinzen, wie in Thessalien und fast ganz Bulgarien, wo der Mohammedaner immer Osmanli ist. Mehrere dieser Listen sind uns zugänglich gewesen, eben so statistische Verzeichnisse von grosser Genauigkeit für die Vasallenstaaten, wie Serbien, Moldau und Walachei.

Überdiess haben wir auf zwei in den Jahren 1857 und 1858 ausgeführten Reisen die interessantesten Theile der Europäischen Türkei mit Rücksicht auf die Verbreitung der Volksstämme durchwandert und dabei unsere persönlichen Beobachtungen durch eine Menge von Nachrichten vervollständigt, welche wir bei zuverlässigen Personen einzogen; es freut uns, an der Spitze der letzteren die Utschitels und Daskals (Vorsteher der Slavischen und Griechischen Schulen) der chrisflichen Städtebevölkerung nennen zu können. Ohne Zweifel haben unsere Angaben ihre Lücken und Mängel, aber bis die Türkei eine Staatsverwaltung und gesellschaftliche Ordnung besitzt, welche die Statistik ihrer Völkerschaften mit solcher Bestimmtheit festzustellen erlaubt, wie sie in zwei grossen angrenzenden Reichen erzielt worden ist, hoffen wir, dass unsere Arbeit eine verhältnissmässig grosse Genauigkeit haben und den

tions de races dans cette partie de l'Orient. Nous avons eu pour but principal de compléter, avec les beaux travaux de Czoernig pour l'Autriche et de Koeppen pour la Russie, l'ethnographie, étudiée village par village, du monde européen oriental.

Bibliographie.

Généralités.

Schafarik, Slovanski zemevid. Prague 1842.

Boué, La Turquie d'Europe. Paris 1840, T. II (initio). Le même, Carte ethnographique de l'Empire ottoman en Europe (Physikalischer Atlas von Berghaus, in fine), 1849. — Recueil d'itinéraires de la Turquie d'Europe. 2 vols. in 8°. Vienne 1854.

Valachie.

Documents divers recueillis à Bucharest (1857). — Statistique financière de la Valachie. Bucharest 1857, in 4°.

Moldavie et Bessarabie.

Documents officiels recueillis à Jassi en 1857.

N. Soutzo, Statistique de Moldavie. Jassi 1849 (en français). — Trad. en roumain par Th. Codresco. 1855, in 8° (Bonne à consulter pour les colonies magyares).

Koeppen, Carte ethnographique de la Russie d'Europe. 4 feuilles.

Procès verbaux de la délimitation de la frontière russo-turque, 1857 (manuscr.).

Bulgarie.

Ionesco et Iorano, Voyage agricole dans la Dobroudja. Constantinople 1850, in 8°. Avec une carte ethnographique et topographique. (Ces deux jeunes Valaques avaient été chargés d'une enquête agricole et industrielle par le gouvernement ottoman.)

Jochmus, Notes on a Journey into the Balkan, or Mount Haemus, in 1847 (Mémoires de la Société géographique de Londres, 1854).

États de population recueillis aux chefs-lieux des livas en 1857, et voyage en Bulgarie.

Cyprien Robert, Les Slaves de Turquie. Paris, in 8°.

Serbie.

Documents officiels fournis par le ministère de l'intérieur en 1857.

Bosnie, Herzégovine, Haute Albanie.

Documents recueillis par l'auteur (1858) sur les lieux, et notes fournies par Mr. J. Jubany, drogman serbe du consulat de France à Skodra.

Wissbegierigen, die sich über die Racenfrage in diesem Theil des Orients Rechenschaft zu geben wünschen, einen wirklichen Nutzen bringen wird. Unser Hauptziel war, neben den schönen Arbeiten v. Czoernig's für Österreich und v. Koeppen's für Russland die von Dorf zu Dorf studirte Ethnographie der östlichen Europäischen Welt zu vervollständigen.

Bibliographie.

Allgemeine Werke.

Schafarik, Slovanski zemevid. Prag 1842.

Boué, La Turquie d'Europe. Paris 1840. T. II (im Eingang). — Derselbe, Ethnographische Karte des Osmanischen Reichs europäischen Theils und von Griechenland (Berghaus' Physikalischer Atlas, 8. Abth. Nr. 19), 1849. — Derselbe, Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe. 2 Bde in 8°. Wien 1854.

Walachei.

Verschiedene in Bucharest (1857) gesammelte Dokumente. — Finanzstatistik der Walachei. Bucharest 1857, in 4°.

Moldau und Bessarabien.

Offizielle Dokumente, 1857 in Jassy gesammelt.

N. Soutzo, Statistique de Moldavie. Jassi 1849 (Französisch). — Dasselbe ins Rumänische übersetzt von Th. Codresco. 1855, in 8° (für die Magyarischen Kolonien zu Rathe zu ziehen).

Koeppen, Ethnographische Karte des Europäischen Russlands. 4 Bl.

Procès verbaux de la délimitation de la frontière russo-turque, 1857 (Manuskript).

Bulgarien.

Ionesco und Iorano, Voyage agricole dans la Dobroudja. Constantinople 1850, in 8°. Mit einer ethnographischen und topographischen Karte. (Diese beiden jungen Walachen waren von der Türkischen Regierung mit Untersuchungen über Ackerbau und Industrie beauftragt.)

Jochmus, Notes on a Journey into the Balkan, or Mount Haemus, in 1847 (Journal of the Royal Geogr. Society, 1854).

Bevölkerungslisten, 1857 in den Hauptorten der Livas gesammelt, und meine Reise in Bulgarien.

Cyprien Robert, Les Slaves de Turquie. Paris, in 8°.

Serbien.

Offizielle Dokumente, 1857 vom Ministerium des Innern erhalten.

Bosnien, Herzegowina und Hoch-Albanien.

Dokumente, 1858 vom Verfasser an Ort und Stelle gesammelt, und Notizen des Herrn J. Jubany, Serbischen Dragomans des Französischen Konsulats zu Skodra.

Hecquard, Carte de la Guégaria ou Haute Albanie. Paris 1858.

Epire et Thessalie.

Pouqueville, Voyage en Grèce.

Leake, Travels in northern Greece. London, 4 vol., in 8°. 1855.

J. G. von Hahn, Albanesische Studien. 1854.

Carte manuscrite de la bibliothèque impériale de Paris (départ. des cartes) en grec (district d'Armyro).

Macédoine et Roumélie.

Leake, Travels in northern Greece.

Guys, Guide de la Macédoine. Paris 1856, in 12°.

Viquesnel, Voyage dans la Turquie d'Europe. Paris 1856, in fol. — Le même, Notes sur la Thrace.

Candie.

Pashley, Travels in Crete. 2 vols. in 8°. Cambridge 1837.

II. Ethnographie ancienne de la Turquie d'Europe.

L'ethnographie ancienne des contrées qui forment aujourd'hui la Turquie d'Europe, ne peut guères être qu'une série d'hypothèses dont la probabilité relative doit, faute de mieux, nous tenir lieu de la certitude absente. L'étude de la filiation des races et des langues est en effet toute moderne; les anciens la négligeaient, et l'eussent ils cultivée, ils manquaient généralement des lumières et de la critique nécessaires pour arriver à des résultats acceptables. Ignorant toutes les langues autres que les deux grands idiomes classiques, ils manquaient du plus grand critérium ethnologique, la philologie comparée. Leur classification des peuples s'appuyait seulement sur des généalogies fabuleuses, sur des rapports de costume et de manière de vivre; aussi voit-on fréquemment chez eux le même peuple attribué à deux ou trois familles différentes, confusion qui eut été évitée avec un simple vocabulaire de vingt mots, comme le fragment de vocabulaire paphlagonien cité par Pline.

Quoiqu'il en soit, cet ensemble de contrées que circonscrivent le Danube, la Morava, la Strouma et les trois mers de Roumélie, appartenait dans les premiers temps historiques, à une grande race appelée Thracique, établie sur les deux rives du Bosphore et se prolongeant en Asie par une de ses grandes tribus (Thyni, Bi-Thyni, Maryan-Dini). Les Odrysae, les Bessi étaient les plus importantes de ses subdivisions occidentales; d'autres tribus, comme les Dolopes, descendirent de bonne heure dans le centre de la Grèce et jusque dans le Peloponèse et les îles.

Hecquard, Carte de la Guégaria ou Haute Albanie. Paris 1858.

Epirus und Thessalien.

Pouqueville, Voyage en Grèce.

Leake, Travels in northern Greece. London, 4 Bde in 8°. 1855.

J. G. v. Hahn, Albanesische Studien. Jena 1854.

Griechische Manuskriptkarte des Distrikts Armyro, in der Kaiserl. Bibliothek zu Paris (Karten-Abtheilung).

Macedonien und Rumelien.

Leake, Travels in northern Greece.

Guys, Guide de la Macédoine. Paris 1856, in 12°.

Viquesnel, Voyage dans la Turquie d'Europe. Paris 1856, in Folio. — Derselbe, Notes sur la Thrace.

Candia.

Pashley, Travels in Crete. 2 Bde in 8°. Cambridge 1837.

II. Alte Ethnographie der Europäischen Türkei.

Die alte Ethnographie der Länder, welche gegenwärtig die Europäische Türkei zusammensetzen, kann kaum etwas Anderes sein als eine Reihe von Hypothesen, deren relative Wahrscheinlichkeit uns, in Ermangelung von etwas Besserem, die fehlende Gewissheit ersetzen muss. Das Studium der Abstammung der Völkerschaften und der Sprachen ist in der That ganz neu; die Alten vernachlässigten dasselbe, und hätten sie es auch betrieben, so ermangelten sie doch im Allgemeinen der Einsicht und Kritik, die nothwendig sind, um zu annehmbaren Resultaten zu gelangen. Unbekannt mit allen Sprachen ausser den beiden grossen klassischen Idiomen, fehlte ihnen das wichtigste ethnologische Kriterium, die vergleichende Philologie. Ihre Eintheilung der Völker stützte sich ausschliesslich auf fabelhafte Genealogien, auf Nachrichten über Kleidung und Lebensart, auch sieht man bei ihnen häufig dasselbe Volk ein oder zwei verschiedenen Familien zugetheilt, eine Verwirrung, die mit Hülfe eines einfachen Vokabulars von zwanzig Wörtern, wie des von Plinius citirten Bruchstücks eines Paphlagonischen Wörterverzeichnisses, hätte vermieden werden können.

Wie dem auch sei, das gesammte Land, welches die Donau, die Morawa, die Struma und die drei Meere von Rumelien umschliessen, gehörte in den frühesten historischen Zeiten einem grossen Volksstamm, der der Thracische hiess, beide Ufer des Bosporus bewohnte und sich mit einem seiner grossen Zweige (Thyni, Bi-Thyni, Maryan-Dini) nach Asien hinein erstreckte. Die Odrysae, die Bessi waren die wichtigsten ihrer westlichen Unterabtheilungen; andere Zweige, wie die Dolopes, kamen frühzeitig nach Mittel-Griechenland und bis in den Peloponnes und auf die Inseln herab.

A quelle race se rattachaient les anciens Thraces? C'est une question presque insoluble, en face des contradictions des sources et de l'absence presque complète d'indications ethnologiques. Un seul mot de leur langue a surnagé (bria, ville); d'autre part on a remarqué que les syllabes „dessus" qui terminent un grand nombre de noms topologiques en Thrâce, semblent répondre au sanscrit „désa", pays. La souche pélasgique, prototype des races gréco-latines, semble avoir été représentée dans son élément le plus civilisé par les Hellènes, le plus barbare par les Thraces. Entre ces deux branches toutes les populations présentent des transitions continues. L'Épire est pélasgique pure dans toute sa partie centrale et méridionale, de même que la Thessalie; la Macédoine est déja très mêlée. „Du Strymon à Corcyre", dit Strabon, „toutes les tribus parlent la même langue, seulement quelques-unes en parlent deux" (VII, 14). Quelle était la langue que ces tribus parlaient concurremment avec les dialectes pélasgiques? Peut-être l'Illyrien qui s'infiltrait au midi, comme l'a fait l'Albanais moderne.

Remarquons en passant qu'il n'y a qu'un rapport de nom entre la Thrace des légendes fabuleuses de la Grèce et celle des temps historiques. La première comprend la Macédoine et la Thessalie (v. Fréret, Otfr. Muller et Aug. Maury); plus tard, quand les deux pays ont été mieux connus et que les bornes du merveilleux ont été reculées, les Grecs ont voulu rechercher la Thrace mythologique au delà de la Macédoine, et ont appelé Thraces tous ces peuples barbares qui s'étendaient du Strymon à l'Euxin, et dont nous ne savons pas le nom national. Du reste la Thrace fut toujours rebelle à la civilisation, malgré le voisinage des colonies grècques qui couvraient son littoral, et ne forma jamais un grand état indigène, car le royaume de Thrace créé après la mort d'Alexandre n'avait de ce peuple que le nom.

L'ethnologie ancienne, incertaine et confuse, parle des Daces, des Gètes, des Moesiens et même des Illyriens comme de peuples d'origine ou de parenté thracique. Nous parlerons plus loin des deux premiers; quant à la Moesie, plusieurs indices la rattacheraient à une race plus septentrionale. Ici se pose cette question: quelle pouvait être la part de l'élément slave dans l'ethnographie des contrées de la rive droite du bas Danube? Schafarik la nie, et nous ne pouvons guères partager ses conclusions. Il est en effet bien difficile, pour ceux qui sont familiarisés avec les noms slaves, de ne pas reconnaître, avec Lelewel, Bylazosa dans Bielozero, Develtus dans Dzievaltov, les Coralli,

Welchem Volksstamm gehörten die alten Thracier an? Diess ist eine Angesichts der Widersprüche in den Quellschriften und des fast vollständigen Mangels an ethnologischen Angaben fast unlösbare Frage. Ein einziges Wort ihrer Sprache ist uns überkommen (bria = Stadt); andererseits hat man bemerkt, dass die beiden Sylben „dessus", auf die sich eine grosse Zahl der topographischen Namen in Thracien endigt, dem Sanskritischen „desa" (Land) zu entsprechen scheinen. Der Pelasgische Stamm, der Prototyp der Gräco-Romanischen Völker, scheint in seinem civilisirtesten Element durch die Hellenen, in seinem barbarischsten durch die Thracier vertreten worden zu sein. Zwischen diesen beiden Zweigen bilden alle Völkerschaften fortgesetzt Übergänge. Epirus ist rein Pelasgisch in seinem ganzen mittleren und südlichen Theil, eben so wie Thessalien; Macedonien ist schon sehr gemischt. „Vom Strymon bis Corcyra", sagt Strabo, „sprechen alle Volksstämme dieselbe Sprache, nur einige sprechen deren zwei" (VII, 14). Welches war die Sprache, die von jenen Stämmen neben den Pelasgischen Dialekten gesprochen wurde? Vielleicht die Illyrische, die sich gegen Süd eindrängte, wie es das heutige Albanische gethan hat.

Bemerken wir beiläufig, dass zwischen dem Thracien der fabelhaften Überlieferungen Griechenlands und dem der historischen Zeiten nur eine Namensverwandtschaft besteht. Das erstere umfasst Macedonien und Thessalien (s. Fréret, Otfr. Müller und A. Maury); später, als die beiden Länder bekannter wurden und die Grenzen des Fabelhaften zurückwichen, wollten die Griechen das mythologische Thracien jenseit Macedoniens wiederfinden und nannten Thraces alle die barbarischen Völker, welche sich vom Strymon bis an den Pontus Euxinus ausbreiteten und deren nationalen Namen wir nicht kennen. Übrigens sträubte sich Thracien stets gegen die Civilisation trotz der Nachbarschaft der Griechischen Kolonien, welche sein Gestade bedeckten, und bildete nie einen grossen eingebornen Staat, denn das nach dem Tode Alexander's errichtete Königreich Thracien hatte von diesem Volke nur den Namen.

Die alte unsichere und verwirrte Ethnologie spricht von den Daciern, Geten, Mösiern und selbst den Illyriern als von Völkern Thracischen Ursprungs oder Thracischer Verwandtschaft. Von den beiden ersteren werden wir weiterhin reden; was die Mösier betrifft, so würden sie nach mehreren Andeutungen einem nördlicheren Stamm angehören. Hier wirft sich die Frage auf: welchen Antheil könnte das Slavische Element in der Ethnographie der Länder am rechten Ufer der unteren Donau gehabt haben? Schafarik leugnet ihn, aber wir können seinen Schlussfolgerungen kaum zustimmen. Es ist in der That sehr schwer für einen mit den Slavischen Namen Vertrau-

les Crobyzi, les Triballi et les Bessi ou Vessi dans les tribus slaves des Gorali, des Krivitses, des Drehvali ou Derevliens et des Vessens. Rien de plus trompeur, sans doute, que des rapports onomastiques et des etymologies, mais nous n'avons pas d'autre guide sur le point que nous mentionnons ici.

A l'ouest des Thraces étaient les Illyriens, autre problème ethnographique dont les ingénieuses études de Mr. de Hahn ont fort avancé la solution. C'était une race puissante qui occupait tout le littoral de l'Adriatique, depuis Otrante jusqu'aux monts Acrocérauniens. (On sait en effet que les Calabres, les Apuliens, les Dauniens, peut-être aussi les Venètes et les Sicules, appartenaient à cette grande souche). L'extension de l'Illyrie varia beaucoup des Grecs aux Romains et l'Illyrie des premiers n'avait que peu de rapport avec l'Illyricum des seconds. Leur limite, fixe au nord, où ils étaient bornés par la Save, variait beaucoup au midi, où ils n'avaient pas de barrières naturelles. Strabon étend le nom d'Illyriens à plusieurs peuples de l'Épire, comme les Taulantii, les Parthini, les Bulliones, les Brygi. Ce dernier nom pourrait être un chaînon qui rattacherait ce peuple à la Thrace et à la Phrygie.

La langue Illyrienne n'avait, bien entendu, rien de commun avec l'illirski actuel, nom que les Serbes de Dalmatie donnent à leur dialecte slave. Deux choses prouvent que l'albanais moderne ou skipe est, dans tout ce qu'il n'a pas emprunté au grec, au latin et au turc, fils de l'illyrien: d'abord la presque impossibilité de le faire dériver d'une autre langue antique, puis l'explication (souvent hasardée, mais heureuse dans ses résultats généraux) donnée par Mr. de Hahn des noms géographiques de l'Illyrie ancienne par des mots empruntés au skipe. Cette démonstration nous semble aussi incontestable que celle par laquelle Mr. W. de Humboldt a prouvé la filiation du basque et de l'ibère.

Nous nous bornons à ces lignes sur les Illyriens que nous retrouverons plus loin à l'article des Skipetars, leurs descendants.

Toute la rive gauche du Danube, depuis sa jonction avec la Theiss, appartenait à une dernière race connue sous deux noms successifs, Getae, Daci. Sous le premier nom elle occupe au temps d'Herodote la Bulgarie actuelle; à l'époque d'Alexandre elle avait quitté ce pays, chassée peut-être par les Triballes, et vivait au nord du fleuve. Les Daces ne paraissent que trois siècles plus tard; pres-

ten, nicht mit Lelewel wiederzuerkennen Bylazosa in Bielozero, Develtus in Dzievaltov, die Coralli, Crobyzi, Triballi und Bessi oder Vessi in den Slavischen Stämmen der Gorali, Krivitsen, Drehvali oder Derevlier und Vessen. Allerdings ist Nichts täuschender als Namensverwandtschaften und Etymologien, aber wir haben keinen anderen Führer auf dem hier berührten Gebiete.

Westlich von den Thraciern wohnten die Illyrier, ein anderes ethnographisches Problem, das jedoch durch die sinnreichen Untersuchungen Herrn v. Hahn's seiner Lösung weit näher geführt worden ist. Sie waren ein mächtiges Volk, welches das ganze Uferland des Adriatischen Meeres von Otranto bis zu den Akrokeraunischen Bergen inne hatte. (Man weiss in der That, dass die Calabrier, Apulier, Daunier, vielleicht auch die Veneter und Siculer zu diesem grossen Stamme gehörten.) Die Ausdehnung Illyriens wird von den Griechen und Römern sehr verschieden angegeben und das Illyrien der ersteren hatte nur wenig mit dem Illyricum der letzteren zu thun. Während die Grenze im Norden durch die Save bestimmt war, variirte sie im Süden, wo sich keine natürlichen Grenzen vorfanden, bedeutend. Strabo dehnt den Namen der Illyrier auf mehrere Völkerschaften von Epirus aus, wie auf die Taulantii Parthini, Bulliones, Brygi. Der letztere Name könnte ein Kettenglied sein, welches dieses Volk an Thracien und Phrygien knüpfte.

Die Illyrische Sprache hatte, wohl verstanden, Nichts mit dem heutigen Illirski gemein —, so nennen die Serben von Dalmatien ihren Slavischen Dialekt. Zwei Umstände beweisen, dass das Skipe oder die jetzige Albanische Sprache in allen nicht dem Griechischen, Lateinischen oder Türkischen entlehnten Bestandtheilen eine Tochter der Illyrischen ist: zunächst die fast gänzliche Unmöglichkeit, sie von einer anderen antiken Sprache abzuleiten, dann Herrn v. Hahn's bisweilen kühne, aber in ihren allgemeinen Resultaten glückliche Erklärung der geographischen Namen des alten Illyrien durch Wörter, die dem Skipe entnommen sind. Diese Darlegung scheint uns eben so unwiderleglich zu sein wie die, durch welche W. v. Humboldt die Abstammung des Baskischen von dem Iberischen bewiesen hat.

Wir begnügen uns mit diesen Zeilen über die Illyrier, denen wir weiter unten in dem Abschnitt über die Skipetaren, ihre Nachkommen, wieder begegnen werden.

Das ganze linke Ufer der Donau von der Mündung der Theiss an gehörte einem letzten Volksstamm, der unter den beiden nach einander auftretenden Namen Getae und Daci bekannt war. Unter dem ersteren Namen hatte er zu Herodot's Zeit das heutige Bulgarien inne, zur Zeit Alexander's aber hatte er, vielleicht durch die Triballi vertrieben, dieses Land verlassen und wohnte nördlich vom

que tous les écrivains (Pline, Appien etc.) regardent ce nom comme synonyme de Gètes, mais Strabon fait une distinction. Selon lui les Daces sont les habitans du haut du fleuve, les Gètes de la partie inférieure. Le roi gète Berebistas, contemporain d'Auguste, amena la nation à un haut degré de splendeur; un siècle plus tard Trajan conquérait la Dacie, décimait le peuple dace et y infusait le sang romain par une colonisation très développée.

Les anciens rattachaient les Gètes et les Daces à la race thracique; Schafarik a adopté cet avis. En l'absence de témoignages philologiques nous devons remarquer une chose: c'est que les noms de villes, fréquemment terminés en „dessus" chez les Thraces, finissent en „dava" chez leurs voisins trans-danubiens; donc, si les langues de ces divers peuples avaient un fonds commun, il est à supposer qu'elles différaient entr'elles autant, par exemple, que le français et l'italien, qui traduisent le premier par „ay", le second par „aco", la désinence „acum" du latin (Martiacum, Marsiaco, Marçay).

Sur leur origine l'histoire est très muette. Une analogie de nom les a fait depuis longtemps rattacher aux Dahes de la Perse, aux Massagètes et aux Thissagètes de l'Asie centrale. Ritter, dans son „Erdkunde", a appelé l'attention sur les témoignages des écrivains chinois touchant un peuple Yuethi, de race blonde, que divers événements chassèrent de l'Asie centrale et refoulèrent vers le Turkestan; il croit voir les Gètes dans ces Yuethi, Yue-tchi ou Yeta. Mais Mr. Vivien de St. Martin, dans son „Étude sur les Huns Ephtalites", a prouvé que la migration des Yuetchi n'ayant eu lieu que moins de deux siècles avant notre ère, ils ne pouvaient être les Gètes qui vivaient sur le Danube trois cents ans auparavant.

Le détail des tribus de la Dacie, tel qu'il nous est donné par Ptolémée, offre un mélange apparent de plusieurs nationalités. Il y a des noms slaves (Saldensii), illyriens (Vardaei), celtiques (Teurisci, Britolagae), germaniques (Victofali), d'autres à physionomie thracique (Caucoenses) ou valaque moderne (Ciagisi). Ovide, qui a beaucoup vécu avec les Gètes, aurait pu nous donner quelques lumières sur leurs parentés de race; mais il se borne à nous faire entendre qu'ils parlaient la même langue que les Sarmates, et d'autre part il est à peu près reconnu que les Sarmates étaient Slaves. Du moins croyons nous ce dernier point prouvé par Schafarik, malgré des contradicteurs d'un grand poids. En somme, incertitudes et hypothèses partout.

Fluss. Die Daci erschienen erst drei Jahrhunderte später; fast alle Schriftsteller (Plinius, Appian u. s. w.) halten diesen Namen für gleichbedeutend mit Getae, aber Strabo unterscheidet beide. Nach ihm wohnen die Dacier weiter oben, die Geten weiter unten am Flusse. Der Getenkönig Berebistas, ein Zeitgenosse des Augustus, erhob die Nation auf eine hohe Stufe des Glanzes, ein Jahrhundert später aber eroberte Trajan Dacien, decimirte das Volk und vermischte es mit Römischem Blut durch eine sehr ausgebreitete Kolonisation.

Die Alten rechneten die Geten und Dacier zu dem Thracischen Stamm und Schafarik stimmt dieser Ansicht bei. In Ermangelung philologischer Zeugnisse haben wir nur zu bemerken, dass die Städtenamen, die sich bei den Thraciern häufig auf „dessus" endigen, bei ihren jenseit der Donau wohnenden Nachbarn auf „dava" ausgehen; wenn daher die Sprachen dieser verschiedenen Völker eine gemeinschaftliche Grundlage hatten, so steht doch zu vermuthen, dass sie unter sich eben so verschieden waren wie z. B. die Französische von der Italienischen, welche die Lateinische Endung „acum" erstere mit „ay", letztere mit „aco" wiedergeben (Martiacum, Marsiaco, Marçay).

Über ihren Ursprung ist die Geschichte sehr schweigsam. Wegen einer Namensähnlichkeit hat man sie seit lange mit den Dahern Persiens, den Massageten und Thissageten Mittel-Asiens zusammengebracht. Ritter macht in seiner „Erdkunde" auf die Zeugnisse Chinesischer Schriftsteller in Betreff eines Volkes Yuethi von blonder Race aufmerksam, das verschiedene Ereignisse aus Central-Asien herbeiführten und nach Turkestan zurücktrieben; er glaubt in diesen Yuethi, Yue-tschi oder Yeta die Getae zu sehen. Aber Vivien de St. Martin hat in seiner „Étude sur les Huns Ephtalites" bewiesen, dass die Wanderung der Yuetschi erst weniger als zwei Jahrhunderte vor unserer Zeitrechnung Statt gefunden haben kann und dass sie daher nicht mit den Geten identisch sind, welche 300 Jahre früher an der Donau wohnten.

Nach den einzelnen von Ptolemäus angegebenen Namen scheinen die Völker Daciens ein Gemisch mehrerer Nationalitäten gebildet zu haben. Da giebt es Slavische (Saldenses), Illyrische (Vardaei), Keltische (Teurisci, Britolagae), Germanische (Victofali) Namen und andere, die an das Thracische (Caucoenses) oder heutige Walachische (Ciagisi) erinnern. Ovid, der lange unter den Geten lebte, hätte uns einiges Licht über ihre Stammverwandtschaft geben können, aber er begnügt sich, uns verstehen zu lassen, dass sie dieselbe Sprache reden wie die Sarmaten, und es ist fast anerkannt, dass die Sarmaten Slaven waren; wenigstens glauben wir diesen letzten Punkt durch Schafarik bewiesen trotz gewichtiger Gegner. In Summa: überall Unsicherheiten und Hypothesen.

L'élément celtique vint, à diverses époques, modifier profondement ces races diverses. Les traditions druidiques font venir les Gaulois-Kimris du pays de Haf (l'été), et une phrase interpolée ajoute: „où est à présent Constantinople". Ce commentaire n'a aucune valeur historique; la tradition indique seulement une origine orientale, et les historiens des origines celtiques ont assez bien établi que les Kimris, fuyant devant les Scythes, arrivèrent des bords du Don à ceux du Rhin à la fin du septième siècle avant notre ère. Remontèrent-ils le Danube depuis la Bessarabie, ou prirent-ils le chemin plus au nord à travers la Germanie proprement dite? On ne peut risquer ici que des hypothèses, mais ce qui est incontestable, c'est que des traces d'émigration gauloise sont semées sur toute l'étendue des contrées au nord du Balkan. L'établissement des Boii et des Scordisci après l'invasion gauloise de l'an 277 en explique une partie, mais rien qu'une partie. Ces deux tribus, ainsi que leurs voisins, les gaulois Teurisci, après avoir détruit divers peuples thraces, moesiens et illyriens, furent écrasées par les Gètes, et on connait à peine leur emplacement. Schafarik pense que le pays appelé par les Serbes le Stari-Vla (Anciens Vla ou Gaulois), vers Novi-Bazar, rappelle leur séjour. Deux agri de cette contrée, le Meldianus ager et le Remessianus ager, au N.-O. de Sophia et voisin l'un de l'autre, rappellent bien deux peuples de la Gaule également voisins, les Meldi et les Remi. Noviodunum sur le Danube (vers Toultcha) est bien celtique, comme le nom du Sereth (Ararus). Les tribus daciques des Teurisci, des Britolagae (Breitho-lagen, Bretons des lacs) dans le midi de la Bessarabie rentrent dans la même catégorie.

Une dernière preuve et qui n'est pas à mépriser, c'est que dans le moderne roumain, qui a remplacé le dace, quelques mots d'origine mystérieuse sont d'origine évidemment celtique. Nous en citons quelques uns au hasard: toroï-pan (roum.), casse-tête, torr-pen (celt., de tori, briser, pen, tête); katan (roum.), guerrier, kat (celt.) combat; mare (roum.), grand, mar et mawr (celt.); adounk (roum.), profond, doun (celt.) [comparer adounk (on écrit adink) avec bodincus de Pline, signifiant „sans fond" dans la langue des Cisalpins].

Après ces préliminaires obligés sur l'ethnographie ancienne des pays au sud du Danube inférieur nous nous hâtons d'exposer leur état actuel.

Das Keltische Element hat diese verschiedenen Racen zu verschiedenen Zeiten wesentlich modificirt. Die Druidischen Traditionen lassen die Gallier-Kymren vom Lande Haf (der Sommer) kommen, und ein eingeschalteter Satz fügt hinzu: „wo jetzt Konstantinopel ist". Diese Erklärung hat keinen historischen Werth, die Tradition deutet nur einen östlichen Ursprung an und die historischen Untersuchungen über den Ursprung der Kelten haben ziemlich festgestellt, dass die Kymren, vor den Scythen fliehend, gegen Ende des 7. Jahrhunderts vor unserer Zeitrechnung von den Ufern des Don an die des Rhein kamen. Gingen sie von Bessarabien die Donau hinauf oder nahmen sie einen nördlicheren Weg durch das eigentliche Germanien? Man kann hier nur Vermuthungen wagen, aber unbestreitbar ist, dass Spuren einer Gallischen Wanderung über die ganze Ausdehnung der Länder im Norden des Balkan zerstreut sind. Die Niederlassung der Boji und Scordisci nach dem Gallischen Einfall vom Jahre 277 giebt zum Theil Aufschluss, aber nur zum Theil. Diese beiden Völker, wie ihre Nachbarn, die Gallischen Teurisci, wurden von den Geten zermalmt, nachdem sie verschiedene Thracische, Mösische und Illyrische Völkerschaften vernichtet hatten, und man kennt kaum ihre Stätte. Schafarik meint, das von den Serben Stari-Vla (Alte Vla oder Gallier) genannte Land gegen Nowipazar hin erinnere an ihren Aufenthalt. Zwei agri dieses Landes, der Meldianus ager und der Remessianus ager, nordöstlich von Sophia und einander benachbart, erinnern an zwei ebenfalls benachbarte Gallische Völker, die Meldi und Remi. Noviodunum an der Donau (bei Tultscha) ist Keltisch wie der Name des Sereth (Ararus). Die Dacischen Völkerschaften der Teurisci und Britolagae (Breitho-lagen, „Bretonen der See'n") im südlichen Bessarabien gehören in dieselbe Kategorie.

Ein letzter und nicht zu verachtender Beweis ist, dass in dem heutigen Rumänischen, welches an die Stelle des Dacischen getreten ist, einige Wörter von geheimnissvollem Ursprung offenbar Keltischer Abstammung sind. Wir führen einige, aufs Gerathewohl herausgegriffene, an: Kopfbrecher, Rumänisch toroï-pan, Keltisch torr-pen (von tori, brechen, und pen, Kopf); Krieger, Rumänisch katan; Kampf, Keltisch kat; gross, Rumänisch mare, Keltisch mar und mawr; tief, Rumänisch adounk, Keltisch doun (vergl. adounk [man schreibt adink] mit bodincus bei Plinius, das in der Sprache der Cis-Alpiner „ohne Grund" bedeutet).

Nach diesen nothwendigen Vorbemerkungen über die alte Ethnographie der südlich von der unteren Donau gelegenen Länder beeilen wir uns, ihre gegenwärtigen Verhältnisse zu erörtern.

III. Peuples actuels de la Turquie d'Europe.

1. Famille indo-européenne.

a. Tsiganes.

Nous n'avons pas à entrer ici dans toutes les questions soulevées, parmi les ethnographes, sur ce peuple répandu dans toute l'Europe et jusqu'au fond de l'occident. Leur nom qui varie suivant les pays (Bohémiens, Gitanos, Gypsies, Zigeuner) est en Orient Tsiganes (en turc Tchinghéneh, en roumain Tsigani). Leur origine hindoue est aujourd'hui hors de doute et prouvée par leur type physique, leur organisation en castes et surtout leur langue qui est une corruption du Sanskrit et très mêlée de mots empruntés aux idiomes des pays qu'ils habitent. Leur apparition en Europe a coincidé avec les invasions de Tamerlan dans l'Inde, et il est généralement admis que les persécutions du conquérant Mongol contre les Hindous non-musulmans ont donné naissance aux migrations de ces hordes immenses au quinzième siècle. (Voir l'excellent mémoire de Mr. Paul Bataillard sur cette question, Bulletin de l'École des Chartes.) Mais d'autre part Hérodote nous cite précisement des Sigynnes dans le pays, où ils sont principalement massés aujourd'hui, c'est à dire sur le bas Danube. Dans les Argonautiques (v. 759), dans Apollonius de Rhodes (IV, 320) et dans Strabon ce même nom est reproduit. Les Sigynnes d'Hérodote sont un peuple différent des Thraces, se donnant une origine médique (c'est à dire iranienne ou arya), s'habillant comme les Mèdes, menant du reste la vie des Scythes sur leurs chariots trainés par des chevaux de petite taille et à longue crinière. Le rapport du nom, la similitude des manières de vivre, ces traits caractéristiques du cheval valaque ont fait soupçonner à plusieurs écrivains que les Sigynnes étaient les ancêtres des modernes Tsiganes, cantonnés en Valachie de temps immémorial. Nous penchons vivement pour cette dernière hypothèse, mais il reste à expliquer pourquoi ce peuple étrange, déjà signalé comme oriental parmi les barbares d'Occident il y a plus de vingt siècles, ne reparait dans l'histoire ni sous la conquête romaine ni sous les Slaves et les Hongrois jusqu'au quinzième siècle. Une mention des Tsiganes dans l'histoire des pays roumains antérieurement à Alexandre le Bon (1417) éclairerait beaucoup la question.

Dispersés dans tout l'Orient, les Tsiganes forment une véritable nation dans la Moldo-Valachie. On les trouve à chaque pas de l'histoire de ces deux pays, errants d'abord, puis réduits en esclavage par les princes et les Boïards;

III. Die jetzigen Völkerschaften d. Europ. Türkei.

1. Indo-Germanische Familie.

a. Zigeuner.

Wir brauchen hier nicht auf alle die Fragen einzugehen, welche von den Ethnographen über dieses in ganz Europa und bis weit nach Westen verbreitete Volk aufgeworfen worden sind. Ihr je nach den Ländern wechselnder Name (Bohémiens, Gitanos, Gypsies, Zigeuner) ist im Orient Tsiganer (Türkisch: Tschinghenneh, Rumänisch: Tsigani). Ihre Hindu-Abstammung ist jetzt ausser Zweifel gestellt und zeigt sich in ihrem physischen Typus, ihrem Kastenwesen und besonders in ihrer Sprache, die ein verdorbenes und mit Wörtern aus den Sprachen der von ihnen bewohnten Länder stark vermischtes Sanskrit ist. Ihr Auftreten in Europa trifft mit den Einfällen Tamerlan's in Indien zusammen und man nimmt allgemein an, dass die Verfolgungen des Mongolischen Eroberers gegen die nichtmuhammedanischen Hindus die Veranlassung zu den Wanderungen dieser ungeheueren Schaaren im 15. Jahrhundert waren. (S. die ausgezeichnete Abhandlung von Paul Bataillard über diese Frage im „Bulletin de l'École des Chartes".) Andererseits erwähnt aber Herodot bestimmt die Sigynnen in dem Lande, in dem sie sich gegenwärtig vorzugsweise angehäuft haben, d. i. an der unteren Donau. In den Argonauten (v. 759), bei Apollonius von Rhodus (IV, 320) und Strabo kommt derselbe Name vor. Die Sigynnen des Herodot sind ein von den Thraciern verschiedenes Volk, sie geben sich einen Medischen (also Iranischen oder Arischen) Ursprung, kleiden sich wie die Meder, führen aber sonst das Leben der Scythen auf ihren mit kleinen, langmähnigen Pferden bespannten Karren. Die Namensverwandtschaft, die Ähnlichkeit der Lebensweise, jene Eigenthümlichkeiten des Walachischen Pferdes haben mehrere Schriftsteller vermuthen lassen, die Sigynnen seien die Vorfahren der heutigen Tsiganer, die seit undenklicher Zeit in der Walachei angesessen gewesen wären. Wir neigen uns sehr nach dieser letzteren Meinung hin, aber es bleibt zu erklären, warum dieses fremde Volk, das schon vor mehr als 20 Jahrhunderten unter den Barbaren des Westens als östliches bezeichnet wird, bis zum 15. Jahrhundert weder unter der Römischen Herrschaft noch unter den Slaven und Ungarn in der Geschichte erscheint. Eine Erwähnung der Zigeuner in der Geschichte der Rumänischen Länder vor Alexander dem Guten (1417) würde viel Licht auf die Frage werfen.

Zerstreut im ganzen Orient bilden die Zigeuner in der Moldau und Walachei eine wirkliche Nation. Man findet sie auf jedem Schritt in der Geschichte dieser beiden Länder, Anfangs umherirrend, dann von den Fürsten und

par exception quelques groupes sont colonisés sur la frontière hongroise et reçoivent la liberté et des privilèges en échange du courage avec lequel ils défendent ces postes avancés. En 1848 le gouvernement provisoire de Valachie affranchit ces malheureux; remis en servitude la même année par suite de l'invasion turque, ils sont de nouveau affranchis à la suite de la guerre de 1854. La Moldavie a suivi cette impulsion sous le prince Grégoire Ghika.

Les Tsiganes des principautés se divisent en plusieurs castes, nommées en langue roumaine „lingurari, lautari, ursari, aurari, netotsi". Les premiers sont ouvriers en bois, fabricants d'ustensiles de cuisine (lingure), et campent par bandes dans les plaines et les bois. Les ouvriers en bâtiments appartiennent à cette catégorie. Les „lautari" ont le monopole de la musique; ce sont d'excellents artistes, les plus civilisés des Tsiganes; ils habitent les villes, où ils exercent la profession lucrative de ménétriers. Nous en avons connu qui étaient, comme Vlad et Oki-albi (yeux-blancs) de Bucharest, des compositeurs remarquables. Les „ursari" sont montreurs d'ours, et les „aurari" orpailleurs sur les rivières aurifères, comme la Jalomitza et la Prahova. Au temps de l'esclavage ils payaient à l'État une forte taxe en poudre d'or qui était spécialement affectée aux bijoux de la princesse femme du voïvode.

Les individus de ces quatre classes ont tous les caractères des castes supérieures de l'Inde (Aryas), comme forme des traits et comme teint, ce dernier variant du brun simple au rouge brique; mais la dernière caste, celle des „netotsi", rappelle parfaitement par son type et surtout sa dégradation, les populations tamoules asservies ou décimées par les Aryas, comme les Bhils ou les Saurias des Ghauts. Ces misérables vaguent à moitié nus, habitent dans les bois et sous la tente, vivent de maraude, se nourrissent des animaux les plus immondes, et n'enterrent point leurs morts. En état de suspicion et de guerre latente avec les populations parmi lesquels ils passent, ils diminuent sensiblement et finiront sans doute par être fixés au sol par l'agriculture, comme cela est arrivé à leurs frères de Transilvanie grâce aux mésures énergiques du gouvernement autrichien au dix-huitième siècle. Du reste l'agriculture est la profession la plus antipathique à toutes les castes des Tsiganes de Roumanie; les occupations dont ils s'accommodent le mieux, sont celles qui ne contrarient pas le premier de leurs besoins, la vie vagabonde.

Avant l'émancipation on en comptait environ 60.000 en Moldavie, 130.000 en Valachie, tous esclaves et répartis

Bojaren zu Sklaven gemacht; nur ausnahmsweise sind einige Gruppen an der Ungarischen Grenze angesiedelt und erhalten für ihre muthige Vertheidigung dieser vorgeschobenen Posten die Freiheit und einige Vergünstigungen. Im Jahre 1848 befreite die provisorische Regierung der Walachei diese Unglücklichen; noch in demselben Jahre in Folge der Türkischen Invasion in die Sklaverei zurückgeführt wurden sie durch den Krieg von 1854 von Neuem frei. Die Moldau ist unter dem Fürsten Gregor Ghika diesem Beispiel gefolgt.

Die Zigeuner der Fürstenthümer theilen sich in mehrere Kasten, in Rumänischer Sprache „lingurari, lautari, ursari, aurari, netotsi" genannt. Die ersten sind Holzarbeiter, verfertigen Küchengeräthe (lingure) und lagern truppweise in den Ebenen und Wäldern. Die Bauhandwerker gehören in diese Klasse. Die „lautari" haben das Monopol der Musik, sind ausgezeichnete Künstler und die gebildetsten unter den Zigeunern; sie wohnen in den Städten, wo sie das einträgliche Gewerbe der Stadtmusikanten ausüben. Wir haben darunter tüchtige Komponisten gekannt, wie Vlad und Oki-albi („Weisse Augen") in Bucharest. Die „ursari" sind Bärenführer, die „aurari" Goldwäscher an den Gold-führenden Flüssen, wie an der Jalomitza und Prahova. Zur Zeit der Sklaverei bezahlten sie dem Staat eine schwere Abgabe in Goldstaub, der speziell für den Schmuck der Frau des Woiwoden bestimmt war.

Die Angehörigen dieser vier Klassen haben alle Merkmale der oberen Kasten Indiens (Aryas), wie die Form der Gesichtszüge und die Gesichtsfarbe, die vom Einfach-Braunen bis zum Ziegelrothen variirt; aber die letzte Kaste, die der „netotsi", erinnert durch ihren Typus und vorzüglich ihre Erniedrigung vollkommen an die von den Aryas unterjochten und decimirten Tamulischen Völkerschaften, wie die Bhils oder die Saurias der Ghats. Diese Elenden streifen halbnackt umher, wohnen in den Wäldern und unter Zelten, leben vom Raub, ernähren sich von den unreinsten Thieren und bestatten ihre Todten nicht. Im Zustand des Argwohns und des heimlichen Krieges mit der Bevölkerung lebend, unter der sie ihr Dasein verbringen, vermindern sie sich merklich und werden ohne Zweifel zuletzt durch den Ackerbau an den Boden gefesselt werden, wie diess, Dank den kräftigen Maassregeln der Österreichischen Regierung, im 18. Jahrhundert mit ihren Brüdern in Siebenbürgen geschehen ist. Der Ackerbau ist übrigens das Gewerbe, gegen welches alle Zigeuner-Kasten Rumäniens den grössten Widerwillen haben; am besten fügen sie sich in die Beschäftigungen, die, dem ersten ihrer Bedürfnisse, dem vagabundirenden Leben, nicht entgegen sind.

Vor der Freisprechung zählte man etwa 60.000 Zigeuner in der Moldau und 130.000 in der Walachei, lauter Skla-

entre le domaine de l'État, l'église et les Boïards. Ce nombre ne peut qu'augmenter sous le nouveau régime. Les Tsiganes professent la religion grècque, et comme leur race est fort belle, que d'autre part il n'existe aucune répulsion populaire contre eux, rien ne s'oppose à ce que dans un avenir assez prochain ils se fondent dans la masse de la population roumaine.

Ceux de la Serbie et de la Turquie vivent dans des conditions différentes. Nous n'avons pu vérifier leur chiffre exact, que nous portons approximativement à 200.000, attendu qu'étant généralement musulmans ils sont classés comme Turcs dans les états officiels du gouvernement ottoman. Les uns sont nomades, les autres sont groupés dans des villages et plus souvent dans des quartiers spéciaux aux portes des villes. Ils exercent de préférence les professions de forgerons, maréchaux ferrants, et tout ce que les Turcs comprennent sous le nom de „demirdjiler" (ouvriers en fer). C'est en Albanie et sur les bords de la haute Maritza que j'en ai trouvé le plus grand nombre; mais nous ne croyons pas qu'ils dépassent le chiffre de 40.000 âmes.

b. Allemands.

Le peu d'Allemands qui vivent dans la Turquie et les principautés, forment des petites colonies marchandes et ouvrières dans quelques villes (Belgrade, Bucharest etc.); les Serbes les nomment „Schwabi", les Turcs „Nemtché", les Valaques „Niamtz"; ils sont généralement sous la protection des consulats autrichiens. Dans la Dobroudja, 1200 individus environ, répartis dans les villages de Malkotchou, Akmetcha, Tekeli [1]), sont venus du nord de l'Allemagne et dépendent d'un vice-consul établi à Routschouk.

2. Race pélasgique (gréco-latine).

a. Grecs.

Ce n'est pas ici le lieu de disserter sur les éléments dont s'est formée la race aînée de la souche pélasgique, les Hellènes, dont nous avons déjà parlé incidemment. Ce peuple brillant, qui avait son centre dans la Hellade (Grèce centrale), le Péloponèse, les îles et la côte occidentale de l'Asie mineure, absorba en se les assimilant des éléments moins civilisés (thraces et illyriens) et s'épancha à son tour en innombrables colonies qui grécisèrent, dans l'espace géographique, où nous nous restreignons, les rivages de la Macédoine (Chalcidique), de la Thrace (Chersonèse

[1]) L'orthographe des noms propres dans le texte de Mr. Lejean diffère en plusieurs cas de celle de la carte. Nous avons conservé les deux. A. P.

ven, die auf die Domänen des Staats, der Kirche und der Bojaren vertheilt waren. Diese Zahl wird sich natürlich bei der neuen Ordnung der Dinge vermehren. Die Zigeuner bekennen sich zur griechischen Religion, und da sie ein sehr schöner Volksstamm sind und andererseits die übrige Bevölkerung sie durchaus nicht zurückstösst, so steht Nichts entgegen, dass sie in einer ziemlich nahen Zukunft mit der Masse der Rumänischen Bevölkerung verschmelzen.

In Serbien und der Türkei leben die Zigeuner unter anderen Bedingungen. Wir haben ihre Zahl nicht genau ermitteln können, schätzen sie aber annähernd auf 200.000, vorausgesetzt, dass sie als gewöhnlich zum Islam sich bekennend in die offiziellen Listen der Hohen Pforte als Türken eingetragen sind. Einige ziehen umher, andere wohnen zusammen in Dörfern oder häufiger in besonderen Vierteln an den Thoren der Städte. Dem Gewerbe nach sind sie vorzugsweise Schmiede, Eisenhändler und Alles, was die Türken unter dem Namen der „demirdjiler" (Eisenarbeiter) begreifen. Die meisten habe ich in Albanien und an der oberen Maritza angetroffen, aber ich glaube nicht, dass sie die Zahl von 40.000 Seelen übersteigen.

b. Deutsche.

Die wenigen Deutschen, welche in der Türkei und den Fürstenthümern leben, bilden kleine Händler- und Arbeiter-Kolonien in einigen Städten, wie Belgrad, Bucharest u. s. w.; bei den Serben heissen sie „Schwabi", bei den Türken „Nemtsche", bei den Walachen „Niamtz". Sie stehen gewöhnlich unter dem Schutz der Österreichischen Konsulate. In der Dobrudscha leben etwa 1200 Personen, in die Dörfer Malkotschu, Akmetscha und Tekeli [1]) vertheilt, welche von Nord-Deutschland gekommen und einem zu Rustschuk residirenden Vice-Konsul zugewiesen sind.

2. Pelasgischer Stamm (Graeco-Romanen).

a. Griechen.

Es ist hier nicht der Ort, die Bestandtheile abzuhandeln, aus denen sich der ältere Zweig des Pelasgischen Stammes gebildet hat, nämlich der der Hellenen, von denen wir schon beiläufig gesprochen haben. Dieses glänzende Volk, das seinen Mittelpunkt in Hellas (Central-Griechenland), der Peloponnes, auf den Inseln und an der Westküste von Klein-Asien hatte, nahm die weniger civilisirten (Thracischen und Illyrischen) Elemente in sich auf, sie sich assimilirend, und ergoss sich seinerseits in zahllose Kolonien, welche in dem hier betrachteten geographischen

[1]) Die Schreibart der Eigennamen in Herrn Lejean's Text weicht in vielen Fällen von der in seiner Karte ab. Wir haben beide beibehalten. A. P.

ou presqu'île de Gallipoli, îles de Lemnos et de Samothrace, côtes de la Propontide et du Pont Euxin) et quelques points clairsemés de l'Illyrie. A la suite des conquêtes macédoniennes la civilisation grècque répandit tellement son niveau sur la Thrace, l'Illyrie et la Moesie, que même sous la domination romaine la langue et l'art helléniques apparaissent presque seuls dans les monuments et les inscriptions qui nous restent.

La péninsule Hellénique, sans histoire depuis sa conquête par les Romains, subit à partir du cinquième siècle de formidables invasions. A diverses réprises des tribus slaves s'établirent dans toute la Grèce et jusqu'au fond du Peloponèse, et cette dernière province resta longtemps au pouvoir de deux de ces tribus. Ces Slaves se fondirent dans la masse hellénique dont ils adoptèrent la langue et le culte, mais qu'ils infiltrèrent fortement de leurs habitudes pastorales et guerrières à la fois. Les innombrables Sklavokhoria qu'on trouve jusqu'en Crète, les noms slaves, comme „Zagosa", „Ozero", „Bistritza" etc., répandus dans des cantons aujourd'hui fort éloignés du domaine de cette race, rappellent assez ces invasions. Dans un livre célèbre par les colères qu'il a excitées, Mr. Fallmereyer s'appuie de ces modifications pour tâcher de prouver que les anciens Hellènes ont à peu près disparu et que leurs successeurs modernes sont surtout un mélange illyro-slave. Cette thèse est trop systématique. Si, dans le costume et la manière de vivre, les Grecs modernes ont beaucoup emprunté à leurs voisins du nord, leur langue n'a pas subi la même infiltration; quant à leur type physique, il suffit d'avoir vécu parmi les Serbes et les Bulgares et de descendre ensuite au sud vers Larisse pour saisir l'énorme différence qu'il y a entre un paysan slave et un laboureur des bords de la Selamvria. Il est évident que le type grec classique s'est barbarisé partout, et plus encore en Europe que sur la côte d'Asie et dans les îles, mais il n'a pas disparu, et c'est surtout parmi les femmes que nous l'avons retrouvé le plus fréquemment.

C'est surtout au moral que l'ancien Hellène se retrouve dans le moderne „Romaïkos": même intelligence rapide et souple, même aptitude à tout, même mobilité dans les affections et dans les désirs, même orgueil national, même impatience de tout joug, illégitime ou non, même sentiment du beau dans les arts, même patriotisme, même amour des préoccupations politiques ou intellectuelles, enfin, il faut bien l'avouer, même indifférence pour les règles morales. Tel qu'il est, ce peuple nous paraît encore l'intermédiaire le plus capable de la civilisation moderne en Orient, car

Raume die Gestade von Macedonien (Chalcidice), von Thracien (Chersonesus oder Halbinsel von Gallipoli, die Inseln Lemnos und Samothrace, die Ufer der Propontis und des Pontus Euxinus) und einige zerstreute Punkte von Illyrien gräcisirten. In Folge der Macedonischen Eroberungen verbreitete sich so die Griechische Civilisation über Thracien, Illyrien und Mösien, so wie unter der Römischen Herrschaft Hellenische Sprache und Kunst fast allein unter den uns erhaltenen Denkmälern und Inschriften erscheinen.

Die Griechische Halbinsel, seit ihrer Eroberung durch die Römer ohne Geschichte, erlag vom 5. Jahrhundert an furchtbaren Invasionen. Mehrmals setzten sich Slavische Völkerschaften in ganz Griechenland und bis tief in die Peloponnes hinein fest und die letztere Provinz blieb lange in der Gewalt von zweien derselben. Diese Slaven verschmolzen mit der Hellenischen Volksmasse, deren Sprache und Kultur sie annahmen, auf die sie aber ihre zugleich pastoralen und kriegerischen Gewohnheiten übertrugen. Die zahllosen Sklavochoria, die man bis nach Kreta findet, die Slavischen Namen, wie „Sagosa", „Osero", „Bistritza" u. s. w., die jetzt in weit entlegenen Gebieten dieser Race verbreitet sind, erinnern hinlänglich an diese Einfälle. In einem Buche, das berühmt ist durch die Leidenschaften, die es erregt hat, stützt sich Fallmereyer auf diese Modifikationen, um den Beweis zu versuchen, dass die alten Hellenen fast verschwunden und ihre heutigen Nachfolger durchweg ein Illyro-Slavisches Mischvolk seien. Diese Behauptung ist zu systematisch. Wenn die jetzigen Griechen in Kleidung und Lebensweise von ihren nördlichen Nachbarn Vieles entlehnt haben, so ist doch ihre Sprache nicht in gleicher Weise verändert worden; was ihren physischen Typus betrifft, so genügt es, unter den Serben und Bulgaren gelebt zu haben und sodann südlich nach Larissa hinabzugehen, um den bedeutenden Unterschied zwischen einem Slavischen Bauer und einem Arbeiter an den Ufern der Salambria aufzufassen. Augenscheinlich ist der klassische Griechische Typus überall ausgeartet, und zwar noch mehr in Europa als an der Asiatischen Küste und auf den Inseln, aber er ist nicht verschwunden und wir haben ihn namentlich unter den Frauen am häufigsten wiedergefunden.

Hauptsächlich in den geistigen Eigenschaften erkennt man den alten Hellenen in dem heutigen „Romaïkos" wieder: derselbe rasche und geschmeidige Verstand, dasselbe Geschick zu Allem, dieselbe Beweglichkeit in den Neigungen und Wünschen, derselbe Nationalstolz, dasselbe Widerstreben gegen jedes Joch, mag es illegitim sein oder nicht, dasselbe Gefühl für das Schöne in den Künsten, dieselbe Vaterlandsliebe, dieselbe Vorliebe für politische oder geistige Beschäftigungen, endlich, muss man auch gestehen, dieselbe Gleichgültigkeit für die Vorschriften der Moral.

il réunit à un grand patriotisme et à l'amour des idées élevées un profond sentiment de son passé qu'il regarde comme le gage de son avenir.

Dans la Turquie d'Europe la race grèçque occupe aujourd'hui tout le littoral de l'Archipel, de la Mer de Marmora et de la Mer noire, depuis le golfe Lamiaque jusqu'aux portes de Varna. Cette vaste étendue de côtes est interrompue en quelques endroits par les pointes que la race Bulgare pousse vers la mer, comme aux environs de Salonique et de Bourgas. En dehors de cette surface quelques villages Grecs forment comme des îlots parmi les Slaves. L'un d'eux, celui de Stanimako près Philippopolis, se compose de trois villages, Kouklina, Vodena, Ampelo ou Stanimako ouest. L'existence de cette petite colonie a donné lieu à des fables historiques qu'on peut lire dans l'ouvrage du grec Tzoukalos („Historiogeographia tis eparchias Philippoupoleôs", Vienne, in 8°); elle s'explique tout naturellement par la configuration naturelle du pays qui a permis aux Stanimakis de se maintenir parmi les barbares.

On trouve un village grec (Alibey) dans la Dobrondja. Une ville toute moderne, la Soulina, est peuplée en grande majorité de commerçants grecs, qui y ont succédé aux Russes chassés il y a quatre ans.

Le centre réel des Grecs de la Turquie d'Europe, c'est la péninsule Chalcidique, où ils habitent sans mélange, sauf la ville de Nizvoro qui est à demi turque et le mont Athos en partie slave. En Thessalie ils sont loin d'être aussi compacts. Les Turcs se sont massés entre Pharsale et la mer, dans les plaines les plus fertiles, et les Valaques habitent plusieurs villes, pendant que les montagnes de l'ouest leur appartiennent ainsi qu'aux Albanais. En Macédoine les Bulgares ont à peu près tout pris, et leur masse a peu à peu refoulé les Hellènes vers la mer, où ils se sont maitenus sur une lisière étroite et marécageuse entre Platamona et Kolakia. Les Turcs Koniarites ont contribué plus tard à ce refoulement dans le Tcherchanbe à l'ouest et au levant depuis Salonique jusqu'au Strymon. De ce fleuve à la Maritza la zone hellénique n'est qu'une bande très étroite, habitée par des marins et des pêcheurs, tandis que le Bulgare, essentiellement agriculteur, occupe les hauteurs qui dominent ce littoral. Le peuple grec, comme laboureur, ne commence guères à se montrer qu'après Makri, tout le long de la Maritza jusqu'à Andrinople et dans toute la Thrace orientale jusqu'au Bosphore. En minorité à Constantinople, il est resté en majorité dans toute la banlieue européenne

So wie es ist, scheint uns dieses Volk noch immer der fähigste Vermittler der heutigen Civilisation im Orient zu sein, denn es vereinigt mit seinem grossen Patriotismus und seiner Liebe zu hohen Ideen ein tiefes Gefühl für seine Vergangenheit, die er als Unterpfand für seine Zukunft betrachtet.

In der Europäischen Türkei nimmt der Griechische Volksstamm gegenwärtig das ganze Gestade des Archipels, des Marmora- und Schwarzen Meeres ein, vom Golf von Lamia bis an die Thore von Varna. Diese grosse Küstenausdehnung ist an einigen Stellen von den Punkten unterbrochen, wo der Bulgarische Stamm das Meer erreicht, wie bei Salonik und Burgas. Ausserhalb dieses Streifens bilden einige Griechische Dörfer gleichsam Inseln unter den Slaven. Eine derselben, die von Stanimako bei Philippopolis, besteht aus drei Dörfern, Kuklina, Vodena und Ampelo oder West-Stanimako. Die Existenz dieser kleinen Kolonie hat die historischen Fabeln veranlasst, die man in dem Werk des Griechen Tzukalos („Historiogeographia tis eparchias Philippupoleôs", Wien, in 8°) lesen kann; sie erklärt sich ganz einfach durch die natürliche Gestaltung des Landes, welche den Stanimakis erlaubte, sich unter den Barbaren zu erhalten.

Ein Griechisches Dorf (Alibey) findet sich in der Dobrudscha. Eine ganz neue Stadt, Sulina, wird grösstentheils von Griechischen Kaufleuten bewohnt, welche den vor sechs Jahren vertriebenen Russen gefolgt sind.

Das eigentliche Centrum der Griechen in der Europäischen Türkei ist die Chalcidische Halbinsel, wo sie unvermischt leben, ausgenommen die Stadt Nizvoro, die halb Türkisch ist, und den Berg Athos, der zum Theil von Slaven bewohnt wird. In Thessalien sind sie bei weitem nicht so dicht. Die Türken haben sich dort zwischen Pharsalia und dem Meer, in den fruchtbarsten Ebenen, angehäuft und die Walachen bewohnen mehrere Städte, während die westlichen Gebirge ihnen zugleich mit den Albanern gehören. In Macedonien haben die Bulgaren fast Alles in Besitz genommen und die Hellenen nach und nach gegen das Meer hin verdrängt, wo sie sich auf einem schmalen sumpfigen Saum zwischen Platamona und Kolakia erhalten haben. Die Koniaritischen Türken haben später zu dieser Verdrängung beigetragen im Tscherschanbe westlich und östlich von Salonik bis an den Strymon. Von diesem Fluss bis zur Maritza bildet die Griechische Zone nur einen sehr schmalen, von Seeleuten und Fischern bewohnten Streifen, während der Bulgare, vorzugsweise Ackerbauer, die das Gestade beherrschenden Höhen im Besitz hat. Als Gewerbtreibende zeigen sich die Griechen erst wieder jenseit Makri, längs der Maritza bis Adrianopel und im ganzen östlichen Thracien bis an den Bosporus.

de cette ville, barrant par sa masse compacte l'immigration turque qui s'est portée plus loin.

La plus grande largeur de territoire occupé par les Grecs dans la partie européenne de l'empire est de Hafsa (près Andrinople) à Constantinople. Plus au nord l'élément grec décroit rapidement; à Sizeboli les villages bulgares se rapprochent de la mer à quelques portées de fusil. De Bourgas à Varna toute la côte est restée grècque, grâce aux points d'appui qu'offraient à cette race les villes d'Anchiale et de Mesembria (Ahiolou et Missivriah); dans l'intérieur Aïdos et Karnabat sont aussi grècques en partie notable. Cette bande étroite n'a été observée que par le général Jochmus dans son voyage aux Balkans et mérite d'être étudiée comme pointe extrême de la race grècque vers le nord.

Dans les îles, à part quelques villages et quelques quartiers dans les villes fortifiées, la race grècque est seule habitante. A Candie elle est si dominante que le grec est la seule langue de l'île, les Turcs eux mêmes n'en parlant pas d'autre. Le seul district de l'île qui soit entièrement chrétien, est celui de Sphakia, habité par les Sphakiotes, montagnards et marins courageux, qui ont été la terreur des Turcs lors de la guerre de l'indépendance.

Les Grecs de Turquie se donnent à eux mêmes le nom de Romains, „Roméi" (*Ῥωμαῖοι*), depuis les Byzantins; le nom d'Hellènes est une création tout récente et ne s'applique qu'au royaume grec. Les Turcs les appellent „Roumler" (sing.: Roum), les Slaves „Reki". Leur langue est le „Romaïka" ou Grec moderne, mêlé de mots turcs et italiens; le grec classique („Aplo-Hellinika") s'enseigne dans les écoles et s'écrit plus qu'il ne se parle. Quant au chiffre de la population, il est assez difficile à établir par suite de la confusion incessante que font les Turcs des Grecs de race et des Grecs de religion. Voici les chiffres que nous regardons comme les plus probables:

Grecs de Constantinople et du Bosphore . .	110.000 âmes;
Grecs de Candie	80.000 „
Grecs de Thessalie, de Roumélie, de Bulgarie	800.000 „
	990.000 âmes.

b. Skipetars (Arnautes ou Albanais).

Nous avons résumé plus haut ce qu'on sait des anciens Illyriens. Ce grand peuple, conquis moralement par la civilisation grècque, puis matériellement par les Romains, subit dans sa langue l'infiltration de ces deux éléments dans une proportion énorme. Au septième siècle les Slaves

In Konstantinopel in der Minderzahl, haben sie in dem ganzen Europäischen Viertel dieser Stadt die Majorität behauptet und durch ihre kompakte Masse die Türkischen Einwanderer abgehalten, die weiter ziehen mussten.

Die grösste Breite des von den Griechen in dem Europäischen Theil des Reichs eingenommenen Gebietes erstreckt sich von Hafsa bei Adrianopel bis nach Konstantinopel. Weiter nach Norden zu nimmt das Griechische Element raseh ab; bei Sizeboli nähern sich die Bulgarischen Dörfer dem Meer auf Flintenschussweite. Zwischen Burgas und Varna ist die ganze Küste Griechisch geblieben, Dank den Stützpunkten, welche die Städte Anchialus und Mesembria (Ahiolu und Missivriah) diesem Volke boten; im Inneren sind Aidos und Karnabat ebenfalls zu einem namhaften Theil Griechisch. Dieser schmale Streifen ist nur vom General Jochmus bei seiner Reise nach dem Balkan bemerkt worden und verdient als äusserster Punkt der Griechischen Race gegen Norden hin Beachtung.

Auf den Inseln bildet das Griechische Volk die einzige Einwohnerschaft mit Ausnahme einiger Dörfer und einiger Viertel in befestigten Städten. Auf Candia herrschen die Griechen so vor, dass ihre Sprache die einzige der Insel ist, selbst die Türken sprechen dort keine andere. Der einzige ganz christliche Bezirk der Insel ist der von Sphakia, den die Sphakioten bewohnen, muthige Gebirgs- und Seeleute, die seit dem Unabhängigkeitskrieg der Schrecken der Türken waren.

Seit den Byzantinern nennen sich die Griechen in der Türkei Romanen, „Roméi" (*Ῥωμαῖοι*); der Name „Hellene" ist ganz neuen Ursprungs und bezieht sich nur auf das Königreich Griechenland. Von den Türken werden sie „Rumler" (Singular: Rum), von den Slaven „Reki" genannt. Ihre Sprache ist das „Romaïka" oder Neu-Griechische, vermischt mit Türkischen und Italienischen Wörtern; das Alt-Griechische („Aplo-Hellinika") wird in den Schulen gelehrt und mehr geschrieben als gesprochen. Die Zahl der Griechischen Bevölkerung ist schwer festzustellen, da die Türken beständig die Griechen von Geburt und die Bekenner der griechischen Religion verwechseln. Für die wahrscheinlichsten Zahlen halten wir folgende:

Griechen in Konstantinopel und am Bosporus .	110.000 Seelen;
Griechen auf Candia	80.000 „
Griechen in Thessalien, Rumelien und Bulgarien	800.000 „
	990.000 Seelen.

b. Skipetaren (Arnauten oder Albaner).

Weiter oben haben wir zusammengefasst, was man von den alten Illyriern weiss. Dieses grosse, geistig von der Griechischen Civilisation, dann materiell von den Römern unterworfene Volk erfuhr in seiner Sprache den Einfluss dieser beiden Elemente in sehr ausgedehnter Weise. Im

arrivant par le nord et la vallée de la Narenta refoulèrent au midi les Illyriens que les Byzantins ne connaissaient plus que sous le nom d'Arvaniti (Ἀρβανῖτοι), corruption du mot „Albani" que portait déjà une de leur tribus au temps de Ptolémée. Les occidentaux ont gardé ce nom d'Albanais pour les désigner; du nom byzantin les Turcs ont fait „Arnaut", tandis que leur nom national est „Skipetars", qui a à peu près le sens de montagnards. Ils refoulèrent à leur tour la race et la langue grècques jusqu'au golfe de Corinthe, et leurs détachements avancés pénétrèrent même au coeur du Peloponèse et des Cyclades.

Le livre savant de Mr. de Hahn a éclairci les antiquités albanaises et donné leur distribution actuelle en Europe. Quelques erreurs sont à noter dans cette partie: nous les avons, dans notre carte, rectifiées d'après les résultats d'un voyage fait sur les lieux. Ainsi le district de Gousinie et Plava, une grande partie de celui d'Antivari et toute la Leschkopolie avec la Zetskapolie sont slaves, mais la plupart de ces Slaves sont musulmans, ce qui aura trompé les ethnographes.

Le fleuve Schkoum sépare les Albanais du nord (Guègues) de ceux du midi (Toskes); nous ne parlerons qu'en passant de leur division en catholiques, grecs et musulmans, la répartition religieuse des Skipetars faisant de leur pays une véritable marqueterie très difficile à déterminer. C'est du reste une population physiquement belle, et le type grec classique est très fréquent parmi eux. Leurs habitudes sont spécialement militaires, et ils aiment à s'engager à la solde des pachas ou des beys des régions plus éloignées de l'empire. Après un certain temps de service ils se retirent volontiers dans des villages qu'on leur concède, et c'est ce qui fait que la Turquie est remplie d'Arnaut-keui und d'Arvanito-khorio (village des Albanais, en turc et en grec). A la suite des insurrections contre la conscription militaire plus de 25.000 Arnautes furent déportés en Roumélie, ce qui explique le nom de la chaine appelée „Arnaut-Planina" dans le Rhodope, mais ils ont eu généralement depuis la permission de rentrer chez eux.

Il y a près de deux siècles les Serbes du bassin de la Morava bulgare, fatigués de la domination turque, émigrèrent sur les domaines de l'Autriche, où ils ont prospéré rapidement. Le pays resté désert fut abandonné à des Albanais musulmans; ce sont les Arnautes de Novo Brdo et du nord-ouest de Vrania, à peu près inconnus des voyageurs. Parmi les colonies albanaises éparpillées plus

7. Jahrhundert verdrängten die Slaven, die von Norden und durch das Narenta-Thal kamen, die Illyrier nach Süden hin und die Byzantiner kannten die letzteren nur noch unter dem Namen „Arvaniti" (Ἀρβανῖτοι), eine Korruption des Namens „Albani", den schon zu Ptolemaeus' Zeit eine ihrer Völkerschaften trug. Die westlichen Stämme haben den Namen „Albaner" bewahrt, aus dem Byzantinischen Namen dagegen machten die Türken „Arnaut", während ihr nationaler Name „Skipetaren" ist, was so viel als „Gebirgsbewohner" bedeutet. Sie drängten ihrerseits die Griechen und deren Sprache bis an den Busen von Korinth zurück, ja ihre vordersten Abtheilungen drangen sogar in das Herz der Peloponnes und bis auf die Cycladen vor.

Das gelehrte Werk des Herrn v. Hahn beleuchtet die Geschichte der Albaner und ihre jetzige Verbreitung in Europa. In dieser letzteren Beziehung sind jedoch einige Irrthümer zu bemerken, die wir in unserer Karte nach den Ergebnissen unserer Reisen an Ort und Stelle berichtigt haben. So sind die Bezirke von Gusinje und Plava, auch grösstentheils der von Antivari und die ganze Leschkopolje mit der Zetskapolje Slavisch, aber die meisten dieser Slaven sind Muhammedaner, was die Ethnographen getäuscht haben mag.

Der Fluss Schkum trennt die Albaner in nördliche (Ghegen) und südliche (Tosken); von ihrem Zerfallen in Katholiken, Griechen und Muhammedaner werden wir nur beiläufig sprechen, denn die Eintheilung der Skipetaren nach der Religion macht aus ihrem Land eine wahrhafte, sehr schwierig zu bestimmende Mosaik. Es ist übrigens ein körperlich schönes Volk und man findet unter ihnen sehr häufig den klassischen Griechischen Typus. Ihre Gewohnheiten sind vorzugsweise militärische, sie lieben es, sich von den Paschas oder Beys der entferntesten Gegenden des Reichs anwerben zu lassen. Nach einer gewissen Dienstzeit ziehen sie sich willig in Dörfer zurück, die man ihnen anweist, und daher kommt es, dass die Türkei mit „Arnaut-käi" und „Arvanito-chorio" („Albaner-Dörfer" in Türkischer und Griechischer Sprache) angefüllt ist. In Folge von Aufständen gegen die Rekruten-Aushebung wurden über 25.000 Arnauten nach Rumelien deportirt, was den Namen der Borgkette „Arnaut-Planina" im Rhodope-Gebirge erklärt, aber es wurde ihnen seitdem im Allgemeinen die Rückkehr in ihre Heimath gestattet.

Vor beinahe zwei Jahrhunderten wanderten die Serben aus dem Becken der Bulgarischen Morava, der Türkischen Herrschaft überdrüssig, auf Österreichisches Gebiet aus, wo sie rasch gediehen. Das leer gewordene Land wurde muhammedanischen Albanern überlassen: das sind die, den Reisenden fast unbekannten, Arnauten von Novobrdo und im Nordwesten von Vranja. Unter den weiter gegen

au nord nous citerons le beau village d'Arnaut-keui, près Tirnova, peuplé d'Arnautes cultivateurs, Grecs de langue et de culte, et celui de Volkonesti en Bessarabie. Les Albanais de Volkonesti parlent turc ou skipe, mais sont chrétiens grecs et se donnent le nom de „Gagheoutz" (Guègues).

Les Albanais sont organisés en tribus (phis ou pharés). Les Toskes sont soumis à la porte, de même que les Guègues du sud. Toutes les tribus du nord jouissent d'une certaine autonomie, de fait ou de droit. Les Albanais catholiques des montagnes se régissent comme ils l'entendent et ont un „vekil" (représentant) auprès du pacha de Skodra ou Scutari. Les plus importants sont les Mirdites et après eux les Dukagines, puis les Pulati (habitants des forêts). Vient enfin un groupe de tribus parmi lesquelles les Klementi occupent le premier rang, quoiqu'ils se soient fractionnés en devenant nombreux. Ils doivent principalement le service militaire comme Bachi-bozouks ou cavalerie irrégulière et peuvent fournir 15.000 hommes.

Voici le détail de la population albanaise de la Turquie d'Europe:

Guègues (d'après les données de Mr. Hecquard sur le pachalik de Skodra):

	Ames.	
Mirdites	21.800	
Dukagines	6.800	
Matia	6.750	
Pulati	6.412	
Posripa	6.700	
Klementi	4.000	
Schkrell	4.280	
Kastrati	4.600	
Hotti	4.500	
Zadrima	18.000	
Kopliki	4.050	
Grudi	3.000	
Rioli	1.600	
Trepschi	2.000	
Tribus et communes diverses	4.460	
Nahiés de Skodra, Antivari et Dulcigno	60.400	
Nahié d'Alessio	4.950	
Total pour le pachalik		164.302
Guègues méridionaux (El-Bassan, Tirana etc.)		280.000
Guègues de la Rascie et de la Morava		70.000
Toskes (Épire, Thessalie, Moyenne Albanie)		750.000
Colonies diverses		45.000
		1.309.302

Ce chiffre est fort inférieur à ceux qui ont été donnés jusqu'à présent, notamment par Mss. Boué et Ubicini qui le portent à 1.400.000 et 1.600.000 âmes; cependant nous avons pu nous convaincre qu'il est plutôt exagéré que trop faible. Pour ne citer que „les montagnes", comme on appelle les tribus autonomes, tous les dénombrements donnés les grossissaient énormément: ainsi le Dr. Muller accuse pour les Kastrati 28.000 âmes (six fois le chiffre réel) et pour les Klementi 42.000 (dix fois). Les nombres que nous empruntons à Mr. Hecquard, consul de France à Skodra et chargé du protectorat des tribus catholiques, ne

Lejean, Ethnographie de la Turquie d'Europe.

Norden zerstreuten Albanesischen Kolonien führen wir das schöne Dorf „Arnaut-köi" bei Trnova, das von Arnautischen Ackerbauern mit Griechischer Sprache und Religion bewohnt ist, und das Dorf Volkonesti in Bessarabien an. Die Albaner von Volkonesti sprechen Türkisch oder Skipe, sind aber griechische Christen und nennen sich „Gagheutz" (Ghegen).

Die Albaner werden in Stämme (phis oder phares) eingetheilt. Die Tosken sind eben so wie die südlichen Ghegen der Pforte unterworfen, alle nördlichen Stämme aber erfreuen sich einer gewissen Unabhängigkeit, thatsächlich oder rechtlich. Die katholischen Albaner der Gebirge regieren sich, wie sie wollen, und haben einen „vekil" (Vertreter) bei dem Pascha von Skodra oder Skutari. Die wichtigsten Abtheilungen sind die Mirditen und nach ihnen die Dukaginen, dann die Pulati (Waldbewohner); endlich kommt eine Gruppe von Abtheilungen, unter denen die Klementi den ersten Rang einnehmen, obwohl sie beim Anwachsen ihrer Zahl in Unterabtheilungen zerfallen sind. Im Militär dienen sie vorzugsweise als Baschi-bozuks oder irreguläre Kavallerie und können 15.000 Mann stellen.

Die Albanesische Bevölkerung der Europäischen Türkei ist im Einzelnen folgende:

Ghegen (nach Hecquard's Angaben über das Paschalik von Skodra):

	Seelen.	
Mirditen	21.800	
Dukaginen	6.800	
Matia	6.750	
Pulati	6.412	
Posripa	6.700	
Klementi	4.000	
Schkrell	4.280	
Kastrati	4.600	
Hotti	4.500	
Zadrima	18.000	
Kopliki	4.050	
Grudi	3.000	
Rioli	1.600	
Trepschi	2.000	
Verschiedene Stämme und Gemeinden	4.460	
Nahije von Skodra, Antivari und Dulcigno	60.400	
Nahije von Alessio	4.950	
Summe für das Paschalik		164.302
Südliche Ghegen (in El-Bassan, Tirana u. s. w.)		280.000
Ghegen an der Rascia und Morava		70.000
Tosken (in Epirus, Thessalien, Mittel-Albanien)		750.000
Verschiedene Kolonien		45.000
		1.309.302

Diese Zahl bleibt weit hinter den bisherigen Angaben, namentlich der Herren Boué und Ubicini, zurück, welche sie auf 1.400.000 und 1.600.000 schätzen; wir haben uns jedoch überzeugen können, dass sie eher zu hoch als zu niedrig ist. Um nur „die Gebirge", wie man die unabhängigen Stämme nennt, zu erwähnen, so geben alle Schätzungen ihre Zahl viel zu hoch an: so hat Dr. Müller für die Kastrati 28.000 Seelen (sechs Mal mehr als die wirkliche Zahl) und für die Klementi 42.000 (zehn Mal zu viel). Herr Hecquard ist Französischer Konsul zu Skodra und mit dem Protektorat über die katholischen Stämme

peuvent guères être contestés et donnent une preuve entre mille du vague des données statistiques dans la Turquie, comme dans tout l'Orient, en tout ce qui n'a pas un but rigoureusement fiscal.

c. Roumains.

La science historique s'est tellement occupée de ce peuple mystérieux, que plusieurs points de ses origines sont définitivement acquis aujourd'hui. Il est prouvé, par exemple, que les „Rumuni" (Roumains ou Valaques) sont les descendants des Daces conquis par Trajan et romanisés par de nombreuses colonies; que lors de l'invasion barbare Rome rappela ses légions sur la rive droite du Danube, abandonnant la Dacia trajana aux Slaves (Sclaveni) qui l'inondèrent et auxquels succédèrent les Kumans et les Patzinaskites (Petschénègues); qu'enfin ces derniers peuples disparurent à leur tour vers le treizième siècle et que deux principautés se fondèrent à leur place sous les noms de Valachie ou Romanie proprement dite et de Moldavie.

Voilà les faits incontestés; mais des derniers empereurs romains aux princes roumains Radu-Negru et Dragosch comment expliquer la filiation et la transmission non-interrompue de l'élément et de la nationalité des Rumuni? Les chroniques indigènes contiennent à ce sujet bien des fables que nous ne discuterons même pas, notamment sur les rapports des Roumains avec les conquérants Hongrois. L'illustre d'Anville a hasardé sur les origines valaques une hypothèse encore plus insoutenable, en les transportant au fond de l'Asie pendant plusieurs siècles. Le fait brièvement énoncé par les chroniques les plus dignes de foi c'est que le noyau du peuple roumain s'était réfugié dans le Marmarosch (Carpathes hongroises), où il se maintint pendant les invasions barbares et d'où il descendit sous Dragosch et Radu dans les plaines du sud-est. On ajoute, ce qui est plus douteux, que des communes florissantes existaient dans la Moldavie à l'arrivée des immigrants, comme „Tigina" ou Bender, Hotin, Berlad. On a même à l'appui de ce fait une „Chronique de Dragosch", découverte il y a peu d'années et qui serait très précieuse, si elle ne portait tous les caractères d'un faux très manifeste, commis dans l'intérêt d'une famille de Boïards appelée Bouldour.

Quoiqu'il en soit, le peuple moldo-valaque ne se donne à lui même que le nom de „Rumuni" („Ruman" au singulier) et appelle sa langue „Rumaneschti", la Valachie

betraut; die obigen, ihm entlehnten, Zahlen können kaum angefochten werden und geben einen neuen Beweis zu den tausend schon vorhandenen von der Unsicherheit der statistischen Angaben in der Türkei wie im ganzen Orient in Allem, was nicht einen streng fiskalischen Zweck hat.

c. Rumänen.

Die historische Wissenschaft hat sich mit diesem geheimnissvollen Volke so viel beschäftigt, dass gegenwärtig mehrere Punkte in Betreff seines Ursprungs festgestellt sind. Es ist z. B. bewiesen, dass die „Rumuni" (Rumänen oder Walachen) die Nachkommen der von Trajan besiegten und durch zahlreiche Kolonien romanisirten Dacier sind; dass Rom seit den Einfällen der Barbaren seine Legionen auf das rechte Ufer der Donau zurückzog und Dacia trajana den Slaven (Sclaveni) überliess, die es überschwemmten und denen die Kumanen und Patzinaskiten (Petschenegen) folgten; dass endlich wiederum diese letzteren Völker gegen das 13. Jahrhundert verschwanden und die beiden Fürstenthümer unter dem Namen Walachei oder eigentliches Romanien und Moldau entstanden.

Diess sind die unbestrittenen Thatsachen; wie soll man aber den ununterbrochenen Übergang des Dacischen Elementes in die Rumänische Nationalität von der Zeit der letzten Römischen Kaiser bis zu den Rumänischen Fürsten Radu-Negru und Dragosch erklären? Die einheimischen Chroniken enthalten über diesen Gegenstand eine Menge Fabeln, besonders über die Beziehungen der Rumänen zu den Ungarischen Eroberern, die wir nicht einmal besprechen wollen. Der berühmte d'Anville hat eine noch weniger haltbare Hypothese über den Ursprung der Walachen aufzustellen gewagt, indem er sie mehrere Jahrhunderte tief in Asien zubringen lässt. Ein von den glaubwürdigsten Chroniken kurz angegebenes Factum ist, dass der Kern des Rumänischen Volkes sich in die Marmarosch (Ungarische Karpathen) geflüchtet, dort während der Einfälle der Barbaren behauptet habe und dann unter Dragosch und Radu nach den Ebenen in Südost hinabgestiegen sei. Man fügt hinzu, was jedoch zweifelhafter ist, dass bei der Ankunft der Einwanderer blühende Gemeinden in der Moldau existirt hätten, wie „Tigina" oder Bender, Hotin, Berlad. Man hat sogar zur Unterstützung dieser Behauptung eine „Chronik des Dragosch", die vor wenigen Jahren entdeckt wurde und sehr werthvoll sein würde, wenn sie nicht alle Anzeichen einer offenbaren Fälschung trüge, die im Interesse einer Bojaren-Familie Namens Buldur begangen worden ist.

Das Moldo-Walachische Volk nennt sich selbst nur „Rumuni" (im Singular „Ruman") und seine Sprache „Rumaneschti", die Walachei „tzara rumaneaska" (terra romanesca).

„tzara rumaneaska" (terra romanesca). Le nom de „Vlachi", que lui donnèrent d'abord les Byzantins et les Hongrois (*Βλάχοι* en grec, Olak en magyare) vient du slave „Vlah" qui désigne généralement les peuples de race latine, comme „nemtz" les populations germaniques. Les Slaves, comme on sait, sont très généralisateurs en cette matière, et leur Vlah (très bien expliqué par Schafarik) répond au „Wälsch" des Allemands.

Les Roumains forment dans les deux principautés un peuple d'un peu plus de quatre millions d'âmes, parfaitement homogène, même sous le rapport de la langue. Les classes supérieures sont un peu mêlées (surtout en Moldavie) de sang grec phanariote, mais le peuple est roumain pur et son type rappelle sensiblement les Daces de la colonne Trajane. Rome paraît leur avoir peu infusé son sang, mais il en est autrement pour la langue qui est aux neuf-dixièmes un latin corrompu; le dixième restant est en très grande partie slave avec quelques mots turcs, hongrois, et enfin un fonds philologique que l'on ne retrouve dans aucune des langues voisines et qui ne nous paraît pas dépasser 200 mots. C'est évidemment un débris de l'ancien dace, et un grand pas sera fait en ethnologie par le philologue qui aura soumis ce vocabulaire si restreint à une comparaison avec les diverses branches des langues indo-germaniques.

Le type roumain est régulier, ce qui le distingue des types plutôt mâles que beaux du Hongrois et du Slave, ses voisins; les blonds y sont au moins aussi fréquents que les bruns, ce qui rappelerait l'origine barbare, dace et gauloise.

Les limites naturelles des deux principautés, le Pruth et le Danube, sont dépassées de toutes parts par la race roumaine en pleine voie d'expansion. Elle occupe toute la rive bessarabienne du Pruth et toute la rive méridionale du Danube depuis Dounavetz jusqu'aux portes de Silistrie. Dans la Dobroudja elle compte 33.000 âmes environ. En Bulgarie beaucoup de paysans valaques se sont établis dans les environs de Vratcha pour échapper au quasi-servage établi par le „réglement organique"; la même cause en a fait affluer un très grand nombre dans la Serbie, où le gouvernement les a colonisés sur des terrains restés sans habitans par suite de la guerre de l'indépendance. Laborieux, actifs et plus prolifiques que les Serbes ils augmentent sans cesse de nombre et atteignaient déjà en 1857 les chiffres que voici:

Der Name „Vlachi", den ihm Anfangs die Byzantiner und die Ungarn gaben (*Βλάχοι* im Griechischen, Olak im Magyarischen), kommt von dem Slavischen „Vlah", was die Völker Römischer Abstammung im Allgemeinen bezeichnet, wie „nemtz" die Germanischen. Man weiss, dass die Slaven in diesen Dingen gern generalisiren, und ihr Vlah (sehr gut von Schafarik erklärt) entspricht dem „Wälsch" der Deutschen.

Die Rumänen bilden in den beiden Fürstenthümern ein selbst in sprachlicher Hinsicht vollkommen gleichartiges Volk von etwas mehr als vier Millionen Seelen. Die höheren Stände, zumal in der Moldau, haben etwas Phanariotisch-Griechisches Blut in den Adern, aber das niedere Volk ist rein Rumänisch und erinnert in seinem Typus lebhaft an die Dacier der Trajans-Säule. Römisches Blut scheint wenig in dasselbe übergegangen zu sein, anders aber verhält es sich mit der Sprache, die zu neun Zehntheilen ein verdorbenes Lateinisch ist, während das letzte Zehntel zum grossen Theil aus Slavischen Elementen mit einigen Türkischen und Ungarischen Wörtern besteht und endlich aus einem philologischen Stamme, den man in keiner der benachbarten Sprachen wiederfindet und der uns nicht über 200 Wörter zu umfassen scheint. Diess ist offenbar ein Überbleibsel des alten Dacischen, und es würde von grossem Werth für die Völkerkunde sein, wenn ein Philolog dieses so beschränkte Vokabulär einer Vergleichung mit den verschiedenen Zweigen der Indo-Germanischen Sprachen unterwerfen wollte.

Die Gesichtszüge des Rumänen sind regelmässig, was sie von den mehr männlichen als schönen des Ungarn und Slaven, seiner Nachbarn, unterscheidet; Blondhaarige sieht man wenigstens eben so häufig unter ihnen als Brünette, was an die Barbarische, Dacische und Celtische Abstammung erinnert.

Über die natürlichen Grenzen der beiden Fürstenthümer, den Pruth und die Donau, hat sich die Rumänische Race nach allen Seiten bedeutend ausgebreitet. Sie nimmt das ganze Bessarabische Ufer des Pruth ein und das ganze südliche Ufer der Donau von Dunawetz bis an die Thore von Silistria. In der Dobrudscha zählt sie ungefähr 33.000 Seelen. In Bulgarien haben sich viele Walachische Landleute in der Umgegend von Vratscha niedergelassen, um dem sklavenartigen Zustand zu entgehen, welcher durch das „Organische Reglement" eingeführt wurde; aus demselben Grunde strömte auch eine grosse Anzahl nach Serbien, wo sie die Regierung auf Gebieten ansiedelte, die in Folge des Unabhängigkeitskrieges verödet waren. Arbeitsam, rührig und fruchtbarer als die Serben vermehren sie beständig ihre Seelenzahl, die im Jahre 1857 bereits folgende Höhe erreicht hatte:

Cercle de Pojarevatz	39.728
„ de la Kraïna	35.671
„ de Tserna Rjeka	20.597
„ de Tchouprija	7.351
„ de Smederevo (distr. de Padunavlje)	996
Total	104.343

Ajoutons ce chiffre à ceux des dénombrements officiels des principautés. (Nous ne pouvons donner que des chiffres approximatifs, car ces dénombrements ayant été faits en vue de l'impôt, diverses classes d'individus n'y ont été comptées que par chiffres ronds.)

Serbie	104.343
Valachie	2.420.000
Moldavie (avec la Bessarabie moldave)	1.605.000
Dobroudja	33.000
Colons de Bulgarie	40.000
Total	4.202.000

Ce résultat est un des plus exacts que nous ayons obtenus, car il repose, malgré quelques lacunes de détail, sur des données officielles, et notamment dans la Dobroudja, où Mr. Ionesco a vérifié village par village les états que lui fournissaient les autorités turques. Quant aux colons de Bulgarie, nous n'avons pu risquer qu'un chiffre hypothétique, mais en tout cas plutôt supérieur qu'inférieur. Il faut donc se méfier des exagérations involontaires de quelques statisticiens roumains qui vont jusqu'au chiffre de 14.000.000 pour toute la race Roumaine (au lieu de 7.600.000, nombre probable) en y comprenant les Zinzares dont nous allons parler.

d. Zinzares (Vlakhes, Macédo-Valaques).

Cette curieuse population, dispersée sur toute la surface de l'Albanie inférieure, de la Thessalie, de la Macédoine occidentale et de la Grèce continentale, se rattache aux Valaques proprement dits par des liens mystérieux, mais incontestés. Dans leur propre langue ils se nomment „Rumuni", comme leurs frères du Danube; les Grecs et les Slaves les appellent „Zinzares" ou „Kontzo-Vlakhes" (Valaques „boiteux" ou métis). Dans les documents historiques ils portent le nom de Maurovlakhi (*Μαυρόβλαχοι*) ou Valaques Noirs, nom qu'il ne faut pas confondre avec celui des Slaves Morlaques dont nous parlerons ailleurs. D'après leurs traditions populaires qui n'ont aucune valeur historique, ils se disent descendus des armées romaines qui conquirent la Macédoine. Comme ils apparaissent dans les annales byzantines à l'époque de la renaissance du royaume bulgare, nous penchons à croire que c'est toujours d'eux qu'il s'agit dans l'histoire des rois de la dynastie assanienne, quand il est question des „Vlakhi" alliés des Bulgares, et non des Valaques de Dacie qui n'étaient pas encore descendus des Carpathes. Des érudits moldo-valaques

Kreis Poscharewatz	39.728
„ Kraïna	35.671
„ Zmarjcka	20.597
„ Tschuprija	7.351
„ Smederewo (Bezirk Padunawlje)	996
Summe	104.343

Dazu kommt die Einwohnerzahl der Fürstenthümer nach den offiziellen Zählungen. (Wir können nur annähernd richtige Zahlen geben, denn weil der Census mit Rücksicht auf die Besteuerung vorgenommen wurde, so sind verschiedene Klassen von Individuen darin nur in runden Zahlen angegeben.)

Serbien	104.343
Wallachei	2.420.000
Moldau (mit dem Moldauischen Bessarabien)	1.605.000
Dobrudscha	33.000
Kolonien in Bulgarien	40.000
Summe	4.202.000

Dieses Ergebniss ist eines der genauesten, die wir erhalten konnten, denn es beruht, trotz einiger Lücken im Einzelnen, auf offiziellen Angaben, namentlich auch für die Dobrudscha, wo Ionesco die ihm von den Türkischen Behörden gelieferten Verzeichnisse Dorf für Dorf berichtigte. Für die Kolonisten in Bulgarien konnten wir nur eine hypothetische Zahl angeben, aber sie ist jedenfalls eher zu hoch als zu niedrig. Man darf daher den unfreiwilligen Übertreibungen einiger Rumänischer Statistiker nicht trauen, deren Angaben sich bis zu 14 Millionen (statt 7.600.000 als wahrscheinlicher Zahl) für die ganze Rumänische Race einschliesslich der Zinzaren erheben. Auf diese letzteren kommen wir jetzt zu sprechen.

d. Zinzaren (Wlachen, Makedo-Wlachen).

Diese merkwürdige Völkerschaft, die über die ganze Oberfläche von Nieder-Albanien, Thessalien, dem westlichen Macedonien und dem kontinentalen Griechenland zerstreut lebt, ist mit den eigentlichen Walachen durch unbekannte, aber unbestrittene Bande verknüpft. In ihrer eigenen Sprache nennen sie sich, gleich ihren Brüdern an der Donau, „Rumuni", bei den Griechen und Slaven aber heissen sie „Zinzaren" oder „Kutzo-Wlachen" („hinkende" oder Bastard-Walachen). In den geschichtlichen Urkunden werden sie Maurowlachi (*Μαυρόβλαχοι*) oder Schwarze Walachen genannt, ein Name, den man nicht mit dem der Slavischen Morlaken verwechseln darf, über die wir anderwärts zu sprechen haben. Ihre Volkssagen, die keinen historischen Werth haben, lassen sie den Römischen Heeren entstammt sein, welche Macedonien eroberten. Da sie in den Byzantinischen Annalen zur Zeit der Wiedergeburt des Bulgarischen Reiches auftreten, so neigen wir uns zu der Ansicht, dass es sich in der Geschichte der Könige der Assanischen Dynastie immer um sie handelt, wenn von den „Wlachi" als Verbündeten der Bulgaren die Rede ist,

supposent que les Maurovlakhes ne sont que des colonies des Valaques du nord, établies par les rois assaniens à l'extrême limite de leur empire; mais cette opinion est plus que hasardée. D'autre part, à ceux qui les regardent comme les débris de colonies romaines refoulées dans le Pinde par les invasions barbares, on peut répondre, en premier lieu, que l'élément latin était presque nul dans ces contrées à toutes les époques de la domination romaine, et en second lieu, que le dialecte roumain des Zinzares n'est pas seulement dérivé du latin, mais qu'il a les affinités les plus étroites avec le roumain dacique, ce qui implique une communauté d'origine. Dans le doute nous nous rattachons volontiers à l'hypothèse qui les fait descendre des colons de la Dacie trajane transférés en Moesie lors de l'évacuation de cette province.

Leur idiome, intelligible pour les Moldo-Valaques, est beaucoup plus altéré que celui de ces derniers, s'il faut en croire Thunmann, le seul qui s'en soit sérieusement occupé. Selon cet auteur sur huit mots zinzares trois seulement sont latins, deux appartiennent à des langues d'importation plus moderne (turc, grec moderne, gothique etc.), trois enfin à un fond de langue inconnue et qui n'est pas sans affinité avec l'albanais. Ainsi cette langue originelle (dacique ou illyrique) entrerait pour plus d'un tiers dans le zinzare, tandis que le même fond n'entre pas pour un trentième dans le roumain du nord. Cela paraît très exagéré, mais prouverait dans tous les cas que la philologie a sur le terrain du dialecte zinzare des problèmes curieux à approfondir.

Les Zinzares sont très nombreux en Thessalie et en Épire; la Grèce en compte plusieurs milliers; un petit groupe habite Pestera ou Peristera près Tatar-Bazardjik. Dans l'empire ottoman ils ne forment un massif compact que le long de l'Aspropotamo, sur les deux versants du Pinde, au midi et à l'est du lac de Janina. Voici leurs divisions principales:

Brutzi: Cantons de Klinovo-Koli (Chaliki, Dogliani, Dragovitza, Kastania, Klinovo, Kotori, Krania, Lepenitza, Novoous, Skliniassa, Sklinioro) et de Porta-Koli (Desi, Gardiki, Klamyge, Motschinora, Pertouli, Pyrra, Tifloseli, Vetourniko).

Massaraki: Canton de Grivano-Koli (S. Marina, Perivoli, Avdelia, Krania), environs de Castoria et du Devol, villages du Mousaché.

und nicht um die Dacischen Walachen, die noch nicht von den Karpathen herabgekommen waren. Moldo-Walachische Gelehrte vermuthen, die Mauro-Wlachen seien nur Kolonien der nördlichen Walachen, die von den Assanischen Königen an der äussersten Grenze ihres Reiches angelegt worden wären; aber diese Meinung ist mehr als gewagt. Wenn sie von Anderen als Überreste Römischer, durch die Einfälle der Barbaren in den Pindus zurückgedrängter Kolonisten angesehen werden, so kann man dagegen zunächst einwenden, dass das Lateinische Element in diesen Ländern zu allen Zeiten der Römischen Herrschaft fast ganz fehlte, und ferner, dass die Rumänische Mundart der Zinzaren nicht allein aus dem Lateinischen abgeleitet ist, sondern die engste Verwandtschaft mit dem Dacisch-Rumänischen zeigt, was auf einen gemeinschaftlichen Ursprung hinweist. In diesen Zweifeln schliessen wir uns gern der Hypothese an, welche sie von Kolonisten im Trajanischen Dacien abstammen lässt, die nach der Räumung von Mösien in diese Provinz versetzt wurden.

Ihre von den Moldo-Walachen verstandene Sprache hat weit grössere Veränderungen erfahren als die dieser letzteren, wenn man Thunmann glauben darf, dem Einzigen, der sich ernstlich mit ihr beschäftigt hat. Nach diesem Autor sind unter acht Zinzarischen Wörtern nur drei Lateinische, zwei gehören in neuerer Zeit eingeführten Sprachen an (der Türkischen, Neu-Griechischen, Gothischen u. s. w.), drei endlich einem unbekannten Sprachstamm, der einige Verwandtschaft mit dem Albanischen hat. Demnach würde diese ursprüngliche (Dacische oder Illyrische) Sprache über ein Drittheil der Zinzarischen ausmachen, während derselbe Stamm in der Zusammensetzung des Nord-Rumänischen noch nicht einmal den 30. Theil bildet. Diess erscheint sehr übertrieben, beweist aber jedenfalls, dass die Philologie auf dem Gebiete der Zinzarischen Mundart merkwürdige Probleme zu lösen hat.

Die Zinzaren sind sehr zahlreich in Thessalien und Epirus; Griechenland zählt deren mehrere Tausende; eine kleine Gruppe bewohnt Pestera oder Peristera bei Tatar-Basardschyk. Im Ottomanischen Reich bilden sie nur längs des Aspropotamo, auf beiden Abhängen des Pindus, wie südlich und östlich vom Janina-See dichte Massen. Ihre Hauptabtheilungen sind:

Brutzi: Bezirk von Klinowo-Koli (Chaliki, Dogliani, Dragowitza, Kastanja, Klinowo, Kotori, Kranja, Lepenitza, Nowous, Sklinjassa, Sklinioro) und von Porta-Koli (Desi, Gardiki, Klamyje, Motschinora, Pertuli, Pyrra, Tifloseli, Weturniko).

Massaraki: Bezirk von Grivano-Koli (San Marina, Periwoli, Awdelja, Kranja), Umgebungen von Kastoria und des Dewol, Dörfer des Musache.

Quant aux Bovi ou Valaques de la Grèce septentrionale, évalués par Pouqueville à 11.000 âmes environ, nous n'avons pas à en parler ici.

„Les Zinzares", dit Boué, „sont des hommes trapus et vigoureux à cheveux noirs ou châtains, à figures intelligentes, quoique quelquefois sournoises et même repoussantes. Les femmes ont des formes plutôt massives que sveltes, mais sont souvent bien faites. Elles se distinguent toutes par l'apparence d'une bonne santé et de belles couleurs." Au moral les Zinzares sont représentés par tous les voyageurs comme un peuple actif, laborieux, âpre à la fatigue, obstiné dans ses idées, porté par ses instincts au commerce et à l'agriculture nomade. On distingue dans tout le midi de la Turquie les Zinzares sédentaires des pasteurs. Les premiers sont peu agriculteurs, mais plutôt commerçants, industriels surtout; ils ont créé en Thessalie et en Epire diverses industries qui ont enrichi plusieurs villes, comme Toumavo, Mezzovo, Voschopolis. Beaucoup de petits métiers et la profession d'hôtelier sont en quelque sorte monopolisés par eux.

Les nomades („Kambisi" ou gens de la plaine, „Karagounis" ou gens aux sayons noirs, „Tchobans" ou bergers) méritent une mention particulière. Ce sont des habitants des villages du Pinde et des chaines voisines, qui descendent chaque année, de Mai à Novembre, dans des plaines, où ils ont des droits de pâture déterminés par la coutume locale, comme les propriétaires des troupeaux transhumans du midi de la France. Ce départ a lieu avec le plus de solennité dans les villages d'Avdelia, San-Marina, Perivoli, dont les habitants descendent sur Kastoria, le Penée et la Thessalie; quelques familles seules restent préposées à la garde des villages abandonnés. Les privilèges des nomades ont été violés par la tyrannie d'Ali-Pacha au commencement du siècle; il est probable que ces usurpations ont disparu avec lui.

3. Slaves.

a. Serbes.

Les philologues ne sont pas d'accord sur la signification de ce nom que s'est donné une des trois grandes races de l'Europe. Il paraît venir de „Slava" (gloire) et exprimer une de ces idées de jactance assez familières aux races guerrières et barbares. Les Slaves dont le nom apparait la première fois dans Ptolémée, arrivèrent dans le monde romain à la suite des Goths, des Avars et des Huns, au cinquième siècle, et à partir de cette époque, on les voit occuper à demeure la Dacie sous le nom de „Sklaveni"

Mit den Bovi oder Walachen im nördlichen Griechenland, die Pouqueville auf ungefähr 11.000 Seelen veranschlagt, haben wir es hier nicht zu thun.

„Die Zinzaren", sagt Boué, „sind untersetzte, kräftige Leute mit schwarzem oder kastanienbraunem Haar und intelligenten, obwohl bisweilen tückischen und selbst abstossenden, Gesichtszügen. Die Frauen haben eher plumpe als zierliche Formen, sind aber oft gut gewachsen. Alle zeichnen sich durch gesundes Aussehen und frische Farbe aus." In geistiger Beziehung werden die Zinzaren von allen Reisenden als ein thätiges, arbeitsames, abgehärtetes Volk geschildert, das hartnäckig an seinen Vorstellungen festhält und instinktmässig dem Handel und nomadischen Ackerbau zugethan ist. Man unterscheidet in der ganzen südlichen Türkei die sesshaften Zinzaren von den Viehzuchttreibenden. Die ersteren sind weniger Ackerbauer als vielmehr Kaufleute und besonders Gewerbtreibende, sie haben in Thessalien und Epirus verschiedene Industriezweige geschaffen, die den Wohlstand mehrerer Städte, wie Tumawo, Metzowo, Woschopolis, erhöht haben. Viele kleine Gewerbe und die Gastwirthschaft sind gewissermaassen von ihnen monopolisirt.

Die nomadischen Zinzaren („Kambisi" oder Bewohner der Ebene, „Karaguni" oder Leute mit schwarzen Reitröcken, „Tschoban" oder Schäfer) verdienen eine besondere Erwähnung. Sie bewohnen die Dörfer am Pindus und an den benachbarten Bergketten und kommen alljährlich zwischen Mai und November in die Ebenen herab, wo sie durch lokales Herkommen bestimmte Weiderechte haben, wie die Besitzer der wandernden Heerden im südlichen Frankreich. Ihre Abreise findet in den Dörfern Awdelja, San Marina und Periwoli, deren Bewohner nach Kastoria, an den Peneus und nach Thessalien hinabgehen, mit der grössten Feierlichkeit Statt, nur einige Familien bleiben zur Bewachung der verlassenen Dörfer zurück. Zu Anfang dieses Jahrhunderts sind die Vorrechte der Nomaden durch die Tyrannei Ali-Pascha's verletzt worden, wahrscheinlich hörte aber dieses Unrecht bei seinem Tode auf.

3. Slavische Familie.

a. Serben.

Über die Bedeutung des Namens „Slaven", den eine der drei grossen Volksracen Europa's erhalten hat, sind die Philologen nicht einig. Er scheint von „Slava" (Ruhm) abzustammen und eine jener prahlerischen Ideen auszudrücken, die man bei kriegerischen und barbarischen Völkern so häufig findet. In die Römische Welt gelangten die Slaven, deren Name zuerst bei Ptolemäus vorkommt, im Gefolge der Gothen, Avaren und Hunnen im 5. Jahrhundert und von dieser Zeit an sieht man sie in Dacien unter

(*Σκλαβηνοί*) et passer fréquemment le Danube pour dévaster la Moesie; ils en vinrent même à s'établir dans la province de Scythia, la Dobroudja moderne. Quelques tribus se fixèrent parmi les Bulgares, et les Byzantins les appellent les „sept nations"; les „Sévériens" ou „Septentrionaux" appartenaient à la même race. Les Sklaveni furent chassés de la Dacie par deux peuples de race très probablement turque, les Kumans et les Patzinaskites ou Petschénègues; mais déjà au commencement du septième siècle la plus grande partie de l'Illyrie avait reçu deux puissantes colonies slaves, les Serbes et les Croates ou Chrobates.

D'où venaient ces deux peuples? Les Byzantins ne nous donnent là-dessus que des notions fort obscures. Le Porphyrogénète nous apprend que les Croates habitaient au delà de „Bagibareias", non loin des Franks. Saint-Martin conjecture avec assez de raison que ce nom indique la „Baïovaria" ou Bavière, et d'autre part la domination des Franks austrasiens s'étendait jusqu'à l'Elbe. Un géographe de la plus basse latinité (Vibius Sequester, de fluminibus) nous dit que l'Elbe „Suevos a Cervetiis dividit". Schafarik a voulu voir dans ces „Cervetiis" („Servitiis" dans un manuscrit) les Serbes; nous y verrions plutôt les Croates dont le nom national est „Horvát". Ainsi vers le cinqième siècle (date présumée du livre „de fluminibus") les Croates auraient habité vers le pied septentrional des montagnes qui séparent la Bohême de la Prusse actuelle. Au temps d'Heraclius une partie de la nation, se détachant du reste sous le commandement des cinq frères Klouk, Lobel, Kosentz, Mouchlo et Horvát, se jeta sur la Dalmatie et en chassa les Avars au prix d'une guerre prolongée. Ce peuple s'étendit de l'Istrie à la Cettina, englobant dans sa circonscription des débris de tribus avares qui y existaient encore très distincts trois siècles après. Les empereurs d'Orient, trop faibles pour les chasser, les acceptèrent à titre de colonie dépendante de l'empire, vassalité dont ils s'affranchirent au neuvième siècle.

Cet accueil paraît avoir décidé les Serbes à suivre l'exemple des Croates, leurs voisins. Ces Serbes („Serblôi" des Byzantins, „Srb" dans leur propre langue) habitaient à l'orient des Croates un pays, où ils étaient connus sous le nom de „Sorabes", qui est resté à un débris de la nation encore conservé en Lusace. Ajoutons que la comparaison entre le dialecte de ce dernier pays et la langue serbe vient encore à l'appui de cette origine. Les serbes colons de l'empire s'étendirent depuis le Danube et la Save jusque vers Duratzo. Avec le corps principal de la nation étaient venues d'autres tribus également serbes, dit le Por-

dem Namen „Sklaveni" (*Σκλαβηνοί*) sich festsetzen und häufig die Donau überschreiten, um Mösien zu verwüsten; sie liessen sich sogar in der Provinz Scythia, der heutigen Dobrudscha, nieder. Einige Abtheilungen nisteten sich unter den Bulgaren ein und die Byzantiner nennen sie die „Sieben Nationen"; die „Severier" oder „Nördlichen" gehörten zu derselben Race. Die Sklaveni wurden durch zwei Völker von höchst wahrscheinlich Türkischem Stamme, die Kumanen und Patzinaskiten oder Petschenegen, aus Dacien vertrieben, aber schon im Anfang des 7. Jahrhunderts hatte der grösste Theil Illyriens zwei mächtige Slavische Kolonien, die Serben und die Kroaten oder Chrobaten, erhalten.

Woher kamen diese beiden Völker? Die Byzantiner geben uns darüber nur sehr dunkle Andeutungen. Porphyrogenetus lehrt uns, dass die Kroaten jenseit „Bagibareias", nicht weit von den Franken wohnten. Saint-Martin vermuthet mit viel Grund, dass dieser Name „Bajovaria" oder Bayern andeute, und andererseits erstreckte sich die Herrschaft der Austrasischen Franken bis an die Elbe. Ein Geograph der spätesten Latinität (Vibius Sequester, de fluminibus) berichtet, dass die Elbe „Suevos a Cervetiis dividit". Schafarik wollte in diesen „Cervetiis" („Servitiis" in einem Manuskripte) die Serben sehen, wir halten sie aber vielmehr für die Kroaten, deren nationaler Name „Horvát" ist. Demnach würden die Kroaten gegen das 5. Jahrhundert (das vermuthliche Datum des Buches „de fluminibus") am nördlichen Fuss der Berge gewohnt haben, welche Böhmen von dem heutigen Preussen trennen. Zur Zeit des Heraclius warf sich ein Theil des Volkes, der sich von den übrigen unter Anführung der fünf Brüder Kluk, Lobel, Kosentz, Muchlo und Horvát trennte, auf Dalmatien und vertrieb daraus nach langem Kampfe die Avaren. Sie breiteten sich von Istrien bis Cettina aus, indem sie Trümmer Avarischer Stämme, die noch drei Jahrhunderte später ganz getrennt existirten, in ihr Gebiet einschlossen. Die Ost-Römischen Kaiser, zu schwach, sie zu verjagen, nahmen sie als abhängige Kolonie des Reiches auf, im 9. Jahrhundert schüttelten sie jedoch diese Oberherrschaft ab.

Diese Aufnahme scheint die Serben bestimmt zu haben, den Kroaten, ihren Nachbarn, zu folgen. Die Serben („Serblôi" der Byzantiner, „Srb" in ihrer eigenen Sprache) wohnten östlich von den Kroaten und waren dort unter dem Namen „Soraben" bekannt, der einem noch jetzt in der Lausitz erhaltenen Rest des Volkes verblieben ist. Wir bemerken dabei, dass die Vergleichung zwischen der Mundart dieses letzteren Landstriches und der Serbischen Sprache die Annahme dieses Ursprunges ebenfalls unterstützt. Die Serbischen Kolonisten des Reichs verbreiteten sich von der Donau und Save bis gegen Durazzo. Mit der Hauptmasse

phyrogénète: c'étaient les Zachloumi, les Narentani, les Terbuni et plusieurs autres. Les Zachloumi en particulier venaient du pays de Chelm (Za-chloum) et des bords de la Vistule; ils sont les ancêtres des Slaves de l'Herzégovine actuelle. Les Narentani qui empruntèrent leur nom au fleuve sur les bords duquel ils s'établirent, appartiennent par leur circonscription à la Dalmatie et aux environs de Mostar; quant aux Terbuniates, ils formèrent une principauté dont le nom s'est perpetué en Trebigne. Une autre tribu slave dut son nom à la métropole du pays, les Diocleates, cantonnés autour de Dioclea, par conséquent dans le Monténégro moderne.

La première colonisation serbe fut plus étendue qu'il ne semble aujourd'hui, puisqu'elle s'étendait jusqu'à Duratzo au neuvième siècle. Plus tard, quand le mouvement des Serbes vers le sud s'arrêta et recula, les Albanais eurent leur tour et refoulèrent les Slaves; ceux-ci cependant conservèrent comme des îlots de populations serbes au milieu des Skipetars, notamment aux environs de Douratzo, à l'ouest du lac d'Ochrida et dans le bassin de Presba. Peut-être aussi ces avant-gardes slaves sont elles dues à la plus glorieuse période de l'empire serbe, car on sait que d'un groupe de „Zoupanies" (ou de tribus gouvernées par des chefs appelés Joupans) la Serbie passa à l'état de royaume, puis d'empire sous des Tzars comme Nemagua, Étienne Douschan etc., pour redevenir royaume et succomber au quinzième siècle sous les armes turques.

Aujourd'hui, en négligeant les nuances de dialectes, les Serbes de Turquie peuvent se diviser de la sorte: Serbes proprement dits, ayant reconquis leur autonomie sous Karageorge et Milosch au commencement de ce siècle et comptant environ 885.000 âmes; — Bosniaques, habitant la Bosnie ou ancienne „Bosona" qui comprend actuellement la Croatie ottomane; — Raïtzes, dans l'ancien royaume de Rascie, c'est à dire autour de Novi Pasar; — Herzégoviniens; — Monténégrins. L'ensemble est évalué par Schafarik à 1.490.000 âmes, ce qui est très probablement inférieur au chiffre réel que nous porterions plutôt à 1.660.000.

Les Croates (Horvat, Kervat) ne sont pas un élément très distinct dans la race „jugo-slave" (ou slave du sud), car il n'y a peut-être pas deux Slavistes d'accord sur l'étendue ethnographique à donner à ce peuple. Des Slavistes éminents nous ont pourtant affirmé que, bien que le dialecte croate ait presque disparu de la Turquie, certaines nuances physiologiques permettaient de retrouver ce

der Nation waren andere, nach Porphyrogenetus gleichfalls Serbische, Stämme gekommen, nämlich die Zachlumi, Narentani, Terbuni und mehrere andere. Die Zachlumi insbesondere kamen von dem Lande Chelm (Za-chlum) und den Ufern der Weichsel, sie sind die Vorfahren der Slaven in der jetzigen Herzegowina. Die Narentani erhielten ihren Namen von dem Flusse, an dessen Ufern sie sich niederliessen, und verbreiteten sich in Dalmatien und der Umgegend von Mostar. Die Terbuniaten bildeten ein Fürstenthum, dessen Name sich in Trebinje erhalten hat. Ein anderer Slavischer Volksstamm verdankte seinen Namen der Hauptstadt seines Landes, nämlich die Diocleaten, welche sich um Dioclea, also in dem jetzigen Montenegro, niederliessen.

Die erste Serbische Besiedelung war ausgedehnter, als sie jetzt erscheint, denn sie erstreckte sich im 9. Jahrhundert bis Durazzo. Später, als die Bewegung der Serben gegen Süden innehielt und selbst rückgängig wurde, kamen die Albaner und drängten die Slaven zurück, die sich jedoch als Inseln Serbischer Bevölkerung inmitten der Skipetaren erhielten, besonders um Durazzo, westlich vom Ochrida-See und in dem Becken von Presba. Vielleicht stammen auch diese Slavischen Vorposten aus der ruhmvollsten Periode des Serbischen Kaiserreichs, denn man weiss, dass sich Serbien aus einer Gruppe von „Zupanis" (oder einzelnen, unter Jupan genannten Häuptlingen stehenden, Abtheilungen) zu einem Königreich und dann zu einem Kaiserreich unter Zaren wie Nemagua, Stephan Duschan u. s. w. emporschwang, um später wieder Königreich zu werden und im 15. Jahrhundert den Türkischen Waffen zu erliegen.

Wenn wir die Schattirungen der Mundarten unberücksichtigt lassen, zerfallen gegenwärtig die Serben der Türkei in folgende Abtheilungen: eigentliche Serben, die zu Anfang unseres Jahrhunderts unter Karageorg und Milosch ihre Selbstständigkeit wieder erlangt haben und ungefähr 885.000 Seelen zählen; — Bosniaken in Bosnien oder dem alten „Bosona", welches jetzt das Türkische Kroatien umfasst; — Raizen in dem alten Königreich Rascien, d. h. um Nowipazar; — Herzegowinen; — Montenegriner. Alle zusammen schätzt Schafarik auf 1.490.000 Seelen, was jedoch höchst wahrscheinlich hinter der wirklichen Zahl, die wir auf 1.660.000 veranschlagen, zurückbleibt.

Die Kroaten (Horvat, Kervat) bilden keinen sehr deutlich erkennbaren Bestandtheil der „Jugo-Slavischen (Süd-Slavischen) Race, denn es giebt vielleicht nicht zwei Slavisten, deren Ansichten über die geographische Verbreitung dieses Volkes übereinstimmten. Ausgezeichnete Slavisten haben mich jedoch versichert, dass, obgleich die Kroatische Mundart aus der Türkei fast verschwunden ist, doch ge-

peuple le long de la frontière depuis Glamosch jusqu'à Bihacz. Quant aux Avars qui vivaient au dixième siècle parmi les Croates, à l'état de peuple soumis, c'est bien gratuitement que des écrivains comme Engel ont cru retrouver ce peuple ougrien dans les Morlaques ou Morliaks (More vlak) ou „pasteurs maritimes" qui parlaient la langue serbe et n'étaient ni Tartares ni Valaques. Ce nom n'est plus qu'une appellation traditionelle, car rien ne semble distinguer du reste des Serbes ce qu'on appelle Morlaques en Dalmatie et en Bosnie.

Il en est de même des Raitzes ou Rasces qui tirent leur nom, à ce qu'on assure, de la rivière Raschka. Ce nom, célèbre au moyen-âge, n'est plus qu'un souvenir historique, le peuple ne le connaît plus aujourd'hui; et la population même du royaume de Rascie n'existe presque plus dans son ancienne patrie, affaiblie qu'elle est par les nombreux contingents qui se sont établis au-delà de la Save.

On peut dire que les Serbes du royaume hongrois ne sont guères que des descendants des Serbes émigrés de la frontière d'Albanie, dans le but de se soustraire à la domination musulmane. Sans parler des émigrations du quinzième siècle nous rappelerons celles de 1690 et 1740, accomplies par les patriarches d'Ipek, Arsène III et IV, à l'instigation de l'empereur d'Autriche en guerre avec la Turquie. La première valut à la Hongrie 37.000 familles serbes, la seconde fut moins heureuse. Dirigée par le patriarche et par les trois évêques de Nisch, de Novi-Pazar et d'Oujitze, elle quitta en masse le bassin de la Morava bulgare et les environs d'Ipek, mais atteinte en route par les Turcs, elle perdit beaucoup des siens tués et faits esclaves; on évalue ces pertes à près de 80.000 personnes. Les Albanais musulmans remplacèrent les Serbes fugitifs, et c'est ce qui explique les pointes singulières que fait la population arnaute vers Novi-Pazar et entre Pristina et Leskovatz. Dans ce dernier pays presque tous les noms de lieux sont serbes, bien que les habitants soient Skipetars.

Néanmoins l'élément serbe s'étend du côté de l'Albanie jusqu'à la tribu ou commune de Zoubi près du Drin; au-delà il n'y a que des villages isolés ou groupés au milieu des Albanais ou des Bulgares. Les couvents fondés par les rois serbes dans le mont Athos représentent le point extrême atteint au sud-est par cette race, puisque les Serbes de Macédoine ont disparu. La Valachie compte plusieurs

wisse physiologische Merkmale die Existenz des Volkes längs der Grenze von Glamosch bis Bihatsch nachzuweisen gestatten. Was die Avaren anlangt, welche im 10. Jahrhundert als unterjochtes Volk unter den Kroaten lebten, so haben Schriftsteller wie Engel wohl ohne Grund dieses Ugrische Volk in den Morlaken oder Morliaken (More vlak) oder in den „Küsten-Hirten" wieder zu finden geglaubt, welche die Serbische Sprache redeten und weder Tartaren noch Walachen waren. Dieser Name ist nur eine ta ditionelle Bezeichnung, denn Nichts scheint das, was man in Dalmatien und Bosnien Morlaken nennt, von den übrigen Serben zu unterscheiden.

Eben so verhält es sich mit den Raizen, die, wie man versichert, ihren Namen von dem Flusse Raschka erhalten haben. Dieser im Mittelalter berühmte Name ist nur noch eine historische Erinnerung, das Volk kennt ihn jetzt nicht mehr und selbst die Bevölkerung des Königreichs Rascien existirt kaum mehr in ihrem alten Vaterlande, geschwächt, wie sie ist, durch die zahlreichen Auswanderungen nach den Ländern jenseit der Save.

Man kann sagen, dass die Serben im Königreich Ungarn kaum mehr als die Nachkommen der von der Albanischen Grenze ausgewanderten Serben sind, die sich der muhammedanischen Herrschaft entziehen wollten. Ohne von den Auswanderungen im 15. Jahrhundert zu sprechen, erinnern wir nur an die von 1690 und 1740, welche auf Veranlassung des mit der Türkei in Krieg verwickelten Österreichischen Kaisers durch die Patriarchen von Ipek, Arsenius III. und IV., unternommen wurden. Der ersteren dieser Wanderungen verdankte Ungarn 37.000 Serbische Familien, die zweite aber war weniger glücklich. Von dem Patriarchen und den drei Bischöfen von Nisch, Nowipazar und Uschitze geleitet, verliessen die Serben in Masse das Becken der Bulgarischen Morawa und die Umgegend von Ipek, aber unterwegs von den Türken angegriffen, wurden viele getödtet oder zu Sklaven gemacht; man schätzt ihre damaligen Verluste auf nahe an 80.000 Personen. Die muhammedanischen Albaner nahmen die Stelle der fliehenden Serben ein und diess erklärt die sonderbaren Vorsprünge des Arnautischen Bevölkerungsgebietes gegen Nowipazar hin und zwischen Pristina und Leskowatz. In dem letzteren Landstrich haben fast alle Ortschaften Serbische Namen, obgleich sie von Skipetaren bewohnt werden.

Dennoch erstreckt sich das Serbische Element nach Albanien hin noch bis zu dem Stamm oder der Gemeinde von Subi unweit des Drin, darüber hinaus aber findet man nur einzelne Dörfer oder Dörfergruppen mitten unter den Albanern oder den Bulgaren. Die von den Serbischen Königen auf dem Berg Athos gegründeten Klöster bezeichnen den äussersten, von diesem Volke gegen Südost hin

colonies serbes dont quelques unes sont dues à Milosch Obrenovich qui y a acquis des terres et y a colonisé des familles de la principauté.

La Bosnie, ethnographiquement serbe, est dans des conditions sociales particulières. Dans la Serbie propre la féodalité qui se développa très tard et seulement par imitation de l'Occident, fut enveloppée dans les désastres nationaux et périt ou fut réduite à l'état de raïa comme le reste du peuple. Il y a quelques années on demandait à un Serbe libre, s'il y avait des nobles dans la principauté: „Nous sommes tous nobles", répondit-il. En Bosnie, au contraire, la noblesse passa à l'islamisme pour conserver ses fiefs, et elle est restée l'élément le plus rétrograde et le plus féodal de toute la Turquie; aussi la Bosnie n'a-t-elle cessé de protester par les armes contre les réformes de Mahmoud II et d'Abdul-Medjid. Cette aristocratie, très oppressive pour ses vassaux, est musulmane, mais nullement turque; elle conserve ses usages, sa langue, ses noms de famille, et le voyageur qui ne saurait que le turc éprouverait en parcourant la Bosnie des mécomptes continuels. D'autre part les raïas, écrasés de redevances et d'avanies, prennent fréquemment les armes au nom de leur foi et du hatti houmayoum, et la guerre sociale dépeuple sans cesse la Bosnie, la Croatie et surtout l'Herzégovine, où les chrétiens sont plus nombreux et enhardis par le voisinage du Monténégro.

Ce pays, en slave Tsernogora („Montagne Noire" ou „Montagne des proscrits"), en turc Kara-dagh, en albanais Malisis (tous ces noms sont synonymes) est une dernière épave de l'ancien empire serbe, conservée libre sous ses princes-évêques depuis 1504 environ. Chassés de la plaine de la basse Moratcha, ces princes se retranchèrent dans la montagne et s'y maintinrent malgré quelques désastres. La population monténégrine a subi depuis trois siècles une progression singulière. Le noyau primitif de la race était fort restreint, mais il se grossit rapidement de réfugiés serbes d'Herzégovine, dès que la liberté assurée au Monténégro rendit cet asile désirable à ceux qui voulaient fuir la tyrannie turque. En 1606, d'après le manuscrit vénitien de Bolizza, la Tsernogora comprenait 93 villages et 8027 guerriers, soit environ 33.000 âmes. En 1687 le Bosniaque Voutchkovitch de Livno s'établit dans la Katounska avec 400 familles appelés Kraïchnitzi (gens des frontières), et cette colonisation fut suivie de beaucoup d'autres moins importants. Au commencement de ce siècle

erreichten Punkt, da die Serben aus Macedonien verschwunden sind. Die Walachei besitzt mehrere Serbische Kolonien, von denen einige durch Milosch Obrenowitsch gegründet wurden, der daselbst Ländereien kaufte und Familien aus dem Fürstenthum ansiedelte.

Bosnien, das ethnographisch betrachtet zu Serbien gehört, steht unter eigenthümlichen socialen Bedingungen. Im eigentlichen Serbien wurde die Lehnsherrschaft, die sich erst sehr spät und nur nach dem Vorgang des Occidents entwickelte, in das nationale Unglück mit hineingezogen und ging zu Grunde oder sank in den Raja-Stand herab, wie das übrige Volk. Vor einigen Jahren fragte man einen freien Serben, ob es in dem Fürstenthum Edelleute gäbe; „wir alle sind Edelleute" war seine Antwort. In Bosnien dagegen trat der Adel zum Islam über, um sich die Lehnsrechte zu erhalten, und das ist das reaktionärste und feudalste Element in der ganzen Türkei geblieben; auch hat Bosnien nicht aufgehört, mit den Waffen in der Hand gegen die Reformen Mahmud's II. und Abdul-Medjid's zu protestiren. Diese für die Untergebenen sehr drückende Aristokratie ist muhammedanisch, aber keineswegs Türkisch, sie hält an ihren Gewohnheiten, ihrer Sprache, ihren Familiennamen fest und ein Reisender, der nur Türkisch verstände, würde bei der Wanderung durch Bosnien beständig in Irrthümer verfallen. Andererseits ergreifen die Rajas, durch Grundzins und Erpressungen erdrückt, häufig die Waffen im Namen ihres Glaubens und des Hatti humayum und der sociale Kampf entvölkert unaufhörlich Bosnien, Kroatien und besonders die Herzegowina, wo die Christen zahlreicher sind und durch die Nachbarschaft von Montenegro ermuthigt werden.

Dieses Land, Slavisch Zrnagora („Schwarzer Berg" oder „Berg der Geächteten"), Türkisch Kara-dagh, Albanisch Malisis (alle diese Namen bedeuten dasselbe) ist ein letzter herrenloser Rest des alten Serbischen Kaiserreiches und hat etwa seit 1504 unter seinen Fürstbischöfen seine Unabhängigkeit bewahrt. Aus den Ebenen der unteren Moratscha vertrieben zogen sich diese Fürsten ins Gebirge zurück und behaupteten sich dort trotz allem Unglück. Die Montenegrinische Bevölkerung hat seit drei Jahrhunderten eine merkwürdige Vermehrung erfahren. Der ursprünglich sehr kleine Kern des Volkes vergrösserte sich rasch durch Serbische Flüchtlinge aus der Herzegowina, nachdem die für Montenegro gesicherte Freiheit dieses Land zu einem ersehnten Asyl für Alle machte, die sich der Türkischen Tyrannei entziehen wollten. Nach dem Venetianischen Manuskript von Bolizza zählte die Zrnagora im Jahre 1606 93 Dörfer und 8027 Krieger oder etwa 33.000 Seelen. Im Jahre 1687 liess sich der Bosniake Wutschkowitsch von Liwno mit 400 Familien, genannt

on comptait 53.000 âmes au Monténégro, aujourd'hui il y en a environ 120.000 (les chiffres donnés varient de 107 à 140 mille). Les tribus monténégrines se divisent ainsi:

Katounska, comprenant les sous-tribus de Tsettinié, Niegosch, Tzutze, Osdrenitchi (dont une fraction habite près Niksich sur territoire turc), Piessevitzi, Tzeklitza, Bielitza, Grahovo, Komani, Zagaratz		33.000 âmes.
Lietschanka	(d'après Karaczay)	6.000 „
Rietska, avec Linbotin, Tseklina etc. .	„	12.000 „
Tsernitza, avec Uterg, Dupilo, Gluhido etc.	„	13.000 „
Piperi	„	9.000 „
Moratcha, comprenant les Rovtsi . .	„	10.000 „
Koutschi, avec les Drekalovich, les Vassoevitch, les Bratonosich		18.000 „
Bielopavlich (ces quatre dernières forment les „Berdas" ou montagnes)	(d'après Karaczay)	15.000 „

Le Monténégro comprend en outre quelques villages albanais, comme Fundina et Kotse, et une tribu également albanaise, les Triepschi ou Zatriebatz. Enfin la convention de 1858 lui assure la possession des territoires habités par les „Uskoks" ou réfugiés qu'il ne faut pas confondre avec les anciens Uscoques, pirates célèbres dans l'histoire de Venise. Les Uskoks d'Herzégovine sont des chrétiens réfugiés sur la frontière monténégrine et jusqu'ici en état de guerre perpétuelle avec les Turcs. On en compte deux groupes: celui des sources de la Moratcha et celui de Roudinié au nord-ouest de la plaine de Niksich.

b. Bulgares.

Ce peuple, d'origine ougrienne, mais slavisé en Europe (comme nous le dirons plus loin), apparaît dans l'histoire arménienne près de 600 ans avant son arrivée sur les bords du Danube. Vers l'an 120 avant notre ère un gros de Bulgares fugitifs, conduits par un chef nommé Vound, se réfugia en Arménie sous le roi Arsace Ier et reçut des terres sur les bords de l'Araxe. On les perd ensuite complètement de vue jusqu'en 485, époque où l'évêque Eunodius les mentionne en marche vers la rive gauche du Danube. Ils s'arrêtèrent plus d'un siècle dans les pays aujourd'hui habités par la race moldo-valaque, d'où ils poussaient leurs excursions jusques aux portes de Constantinople; c'est surtout vers 502 que l'empire eut à souffrir de leurs ravages. Après la mort de leur roi Kovrat la nation se scinda; la branche principale, sous la conduite d'Asparouk, passa le Danube et s'établit dans le pays qui a conservé le nom de Bulgarie, où elle fonda un royaume puissant (679). Après de longues guerres avec les empereurs d'Orient les Bulgares, cruellement décimés, surtout par Nicéphore, furent enfin conquis en 1019. Le royaume bulgaro-valaque de 1186, fondé par les princes asaniens et

Kraïchnitzi (Grenzleute), in der Katunska nieder und dieser Einwanderung folgten viele andere weniger bedeutende. Zu Anfang unseres Jahrhunderts zählte Montenegro 53.000 Seelen, jetzt hat es etwa 120.000 (die Angaben wechseln zwischen 107- und 140.000). Die Eintheilung der Montenegrinischen Stämme ist folgende:

Katunska, mit den Unterabtheilungen Zettinje, Njegusch, Tzutze, Osdrenitschi (von denen ein Theil bei Nikschitje auf Türkischem Gebiet wohnt), Piessewitzi, Tzeklitza, Bielitza, Grahowo, Komani, Zagaratz		33.000 Seelen.
Lietschanka	(nach Karaczay)	6.000 „
Rietska, mit Linbotin, Tseklina u. s. w.	„	12.000 „
Tsernitza, mit Uterg, Dupilo, Gluhido u. s. w.	„	13.000 „
Piperi	„	9.000 „
Moratscha, mit den Rowtsi . . .	„	10.000 „
Kutschi, mit den Drekalowitsch, Wassoewitsch und Bratonitsch		18.000 „
Bielopawlitsch (die vier letzten bilden die „Berdas" oder Berge)	(nach Karaczay)	15.000 „

Montenegro umschliesst ausserdem einige Albanische Dörfer, wie Fundina und Kotse, und einen gleichfalls Albanischen Stamm, die Triepschi oder Zatriebatz; endlich sichert ihm der Vertrag von 1858 den Besitz der von den „Uskok" oder Flüchtlingen bewohnten Gebiete, die man nicht mit den alten, in der Geschichte Venedigs als Seeräuber berühmten, Uscok verwechseln darf. Die Uskok der Herzegowina sind christliche Flüchtlinge an der Montenegrinischen Grenze und lagen bisher in beständigem Kriege mit den Türken. Sie zerfallen in zwei Gruppen: die an den Quellen der Moratscha und die von Rudinje, nordwestlich von der Ebene von Nikschitje.

b. Bulgaren.

Dieses Volk, von Ugrischer Abstammung, aber in Europa slavisirt (wie wir weiter unten angeben werden), erscheint in der Armenischen Geschichte an 600 Jahre vor seiner Ankunft an den Ufern der Donau. Gegen das Jahr 120 vor unserer Zeitrechnung kam eine grosse Schaar flüchtiger Bulgaren unter Anführung eines Häuptlings Namens Wund nach Armenien, wo damals Arsaces I. regierte, und erhielt Ländereien an den Ufern des Araxes. Danach verlieren wir sie vollständig aus dem Gesicht bis zum Jahre 485, wo sie der Bischof Eunodius als auf der Wanderung nach dem linken Donau-Ufer begriffen erwähnt. Sie hielten sich länger als ein Jahrhundert in den Ländern auf, die jetzt von dem Moldo-Walachischen Volke bewohnt werden, und unternahmen von da aus Streifzüge bis an die Thore von Konstantinopel; namentlich hatte das Kaiserreich gegen das Jahr 502 viel von ihren Verheerungen zu leiden. Nach dem Tod ihres Königs Kowrat spaltete sich die Nation; der Hauptzweig überschritt unter Asparuk's Führung die Donau, setzte sich in dem Lande fest, das den Namen Bulgarien bewahrt hat, und gründete dort ein mächtiges Königreich (679). Nach langen Kämpfen mit

détruit par les Turcs deux siècles après à la bataille de Kossovo, représente l'époque la plus brillante de l'histoire bulgare.

Le nom d'Unnogonduri que les Bysantins donnent à ce peuple concurremment à celui de Boulgari, rappelle leur origine hunnique. Ils venaient en effet d'un pays appelé indifféremment la Grande Bulgarie (Théophane) ou la Bulgarie Noire (Const. Porphyr.) aux bords du fleuve Volga dont ils tiraient leur nom, selon Nicéphore Gregoros. Saint-Martin conjecture avec autant de vraisemblance que c'est le fleuve qui a emprunté son nom slave au peuple qui l'avoisinait. Rubruquuis, au treizième siècle, connaissait encore sous ce nom le pays aujourd'hui habité par les Tartares de Kasan qui paraissent avoir chassé ou subjugué, sinon exterminé, les Bulgares „noirs", restés païens. Selon les auteurs précités dans cette contrée habitaient les „Bileri", nom où Schafarik n'a pas eu de peine à reconnaître les Bulgares qui se nommaient eux-mêmes jadis „Biliri" au rapport de Titistchef.

Comment les Bulgares se slavisèrent-ils? Probablement en se mêlant aux tribus slaves qu'ils trouvèrent dans le pays conquis, comme les sept-nations et autres, à moins qu'ils n'eussent déjà subi cette influence au temps de leur migration. Il est certain que dès le neuvième siècle ils parlaient le slave, puisque vers 867, époque où ils se font chrétiens, le pape leur permet l'office en cette langue, et que vers le même temps les principaux de la nation s'appelaient „boïards" (*βοϊλάδες*), mot dont l'origine est slave („boï", guerre, d'où „voïvode"). On pourrait citer encore d'autres mots et presque tous les noms propres de l'époque qui suit leur établissement en Moesie.

Dans la langue bulgare moderne on trouve peu de traces d'un élément ougrien, et dans le type de la race on reconnaît des différences avec les peuples slaves voisins, sans pouvoir en tirer des conséquences fort directes. Le Bulgare est essentiellement agriculteur et semble avoir peu d'aptitudes militaires, ce qui le distingue éminemment du Serbe, guerrier et surtout pasteur. Les hommes sont de stature médiocre, vigoureux, trapus, l'air intelligent et ouvert, et nous n'avons guères vu en eux ce qui pouvait justifier la réputation de stupidité que leur donnent leurs voisins, surtout les Valaques. La femme est petite et

den orientalischen Kaisern wurden die Bulgaren endlich im J. 1019 unterjocht, nachdem sie besonders durch Nicephorus fürchterlich decimirt waren. Das Bulgarisch-Walachische Königreich von 1186, von den Asanischen Fürsten gegründet und zwei Jahrhunderte später von den Türken in der Schlacht bei Kossowo gestürzt, repräsentirt die glänzendste Periode der Bulgarischen Geschichte.

Der Name „Unnogonduri", welchen die Byzantiner diesem Volk neben der Bezeichnung „Bulgari" geben, erinnert an seinen Hunnischen Ursprung. Sie kamen in der That aus einem Lande, das bald Grosse Bulgarei (Theophanes), bald Schwarze Bulgarei (Constantin Porphyrogenetus) genannt wird und an den Ufern der Wolga gelegen war, von der sie nach Nicephorus Gregoros ihren Namen erhielten. Saint-Martin vermuthet mit eben so viel Wahrscheinlichkeit, dass vielmehr der Fluss seinen Slavischen Namen von dem an ihm wohnenden Volk entlehnt habe. Rubruquuis kannte noch im 13. Jahrhundert unter diesem Namen das Land, das jetzt von den Kasan'schen Tartaren bewohnt wird; diese scheinen die heidnisch gebliebenen „schwarzen" Bulgaren vertrieben oder unterjocht, wenn nicht gar ausgerottet zu haben. Nach den angeführten Schriftstellern wohnten die „Bileri" in diesem Land, in welchem Namen Schafarik ohne Mühe die Bulgaren wieder erkannt hat, die sich nach Titistschef einst „Biliri" nannten.

Wie sind die Bulgaren zu Slaven geworden? Wahrscheinlich indem sie sich mit den Slavischen Stämmen, welche sie in dem eroberten Lande vorfanden, wie die Sieben Nationen und andere, vermischten, wenn sie nicht schon zur Zeit ihrer Wanderung einen solchen Einfluss erfahren hatten. Gewiss ist, dass sie seit dem 9. Jahrhundert Slavisch sprachen, denn um 867, als sie zum Christenthum übertraten, erlaubte ihnen der Papst, den Gottesdienst in dieser Sprache abzuhalten, und zu derselben Zeit nannten sich die Fürsten der Nation „Bojaren" (*βοϊλάδες*), dieses Wort aber stammt aus dem Slavischen („boï", Krieg, davon „Woiwode"). Es liessen sich dafür noch andere Wörter anführen, so wie fast alle Eigennamen aus der Zeit nach ihrer Niederlassung in Mösien.

In der jetzigen Bulgarischen Sprache finden sich nur wenige Spuren eines Ugrischen Elementes und in dem Typus des Volkes erkennt man zwar Unterschiede gegen die benachbarten Slavischen Völkerschaften, es lassen sich aber keine direkten Folgerungen daraus ziehen. Der Bulgare ist wesentlich Ackerbauer und scheint wenig militärische Anlagen zu besitzen; dadurch unterscheidet er sich auffallend von dem Serben, der Krieger und hauptsächlich Hirte ist. Die Männer sind von mittlerer Grösse, kräftig, untersetzt, ihre Gesichtszüge haben einen intelligenten und offenen Ausdruck und wir haben bei ihnen kaum irgend

rarement jolie, si ce n'est dans les villes, où elle atteint une beauté remarquable; le type brun nous a paru rare dans les deux sexes.

Aujourd'hui cette race est à peu près circonscrite par le Danube, le Timok et une ligne passant par les villes de Nisch, Prisrend, Ochrida, Kastoria, Niausta, Salonique, Andrinople et Sizeboli, la Mer Noire, Bourgas, Slivné, Rasgrad. En dehors de ce périmètre il existe des avant-postes ou des débris de race bulgare parmi les Albanais, les Valaques, les Grecs, dans la Bessarabie et la Dobroudja et jusqu'en Asie. Disons en quelques mots.

Les Bulgares d'Albanie semblent dater du premier royaume bulgare qui s'étendit un instant jusqu'au golfe d'Arta. Mouchari a été fondée par Ali-Pacha de Janina. Les Bulgares de Valachie sont en partie des émigrés qui fuyaient la domination musulmane, surtout depuis 1829; ils sont peu nombreux et se roumanisent rapidement. Ploïesti en compte un très grand nombre, adonnés au commerce. Dans la Thrace grecque les îlots bulgares qu'on peut signaler sont la colonie de Bulgar-keui ou Russ-keui (2000 âmes) et la population surtout industrielle d'Indjidjis. Quant aux Bulgares mêlés aux Turcs aux environs de Kavarna et dans la Dobroudja, ils sont surtout voisins de la Mer Noire et du lac Rasin, à cause de leur aptitude pour la pêche.

Les fameuses „colonies bulgares" de Bessarabie datent en entier de la paix d'Andrinople (1829). A cette époque plusieurs milliers de familles bulgares qui avaient à craindre les vengeances des Turcs, se décidèrent, d'après les conseils du gouvernement russe, à venir s'établir dans le Boudjak ou Bessarabie méridionale, pays resté presque désert depuis l'expulsion des Tartares. On leur donna des terres entre le Pruth, le Danube, le val de Trajan et le lac Katlaboug, et ils y fondèrent un certain nombre de colonies agricoles devenues florissantes en peu d'années. La plupart de leurs villages conservèrent leurs noms tartares, comme Karakourt, Ieni-keui, Karagatch, Kitaï, ou roumains, comme Fintina Dzinilor, Tchesme-Varnita, quelques uns seulement rappelaient la patrie, comme Eski Polos et Vaïsal, communs à deux villages de la Thrace et de la Bessarabie. Une ville de 8000 âmes, belle et régulière, s'éleva sur les bords du lac Yalpouk et devint la capitale des colonies bulgares; le traité de Paris en 1856 a fait passer cette ville (Bolgrad) et la plus grande partie des colonies en question

Etwas wahrgenommen, was den Ruf der Dummheit rechtfertigen könnte, in dem sie bei ihren Nachbarn, namentlich den Walachen, stehen. Die Frau ist klein und selten hübsch, ausser in den Städten, wo man sie bisweilen auffallend schön findet. Dunkelhaarige schienen uns unter beiden Geschlechtern selten zu sein.

Gegenwärtig ist das Gebiet des Bulgarischen Volksstammes nahezu umschrieben durch die Donau, den Timok und eine Linie, welche durch die Städte Nisch, Prisrend, Ochrida, Kastoria, Niausta, Saloniki, Adrianopel, Siseboli, das Schwarze Meer, Burgas, Sliwno und Rasgrad verläuft. Ausserhalb dieser Umgrenzung giebt es Vorposten oder Trümmer der Bulgarischen Race unter den Albanern, Walachen, Griechen, in Bessarabien und der Dobrudscha und bis nach Asien hinein. Darüber noch einige Worte.

Die Bulgaren in Albanien scheinen aus der Zeit des ersten Bulgarischen Königreichs herzustammen, das sich eine kurze Periode hindurch bis an den Golf von Arta erstreckte. Muchari wurde durch Ali Pascha von Janina gegründet. Die Bulgaren der Walachei sind zum Theil Auswanderer, die sich hauptsächlich seit 1829 der muhammedanischen Herrschaft durch die Flucht entzogen; ihre Zahl ist gering und sie rumänisiren sich rasch. In Plojeschti trifft man sehr viele Handelsleute dieses Stammes. Im Griechischen Thracien sind als Bulgarische Inseln zu nennen: die Kolonie Bulgar-köi oder Russ-köi (2000 Seelen) und die hauptsächlich gewerbtreibenden Bewohner von Indschigis. Die mit den Türken vermischten Bulgaren in der Umgegend von Kawarna und in der Dobrudscha leben meist in der Nähe des Schwarzen Meeres und des Rasin-See's wegen ihres natürlichen Geschicks zum Fischfang.

Die berühmten „Bulgarischen Kolonien" in Bessarabien datiren sämmtlich von dem Frieden von Adrianopel (1829). Damals entschlossen sich, auf den Rath der Russischen Regierung, mehrere tausend Bulgarische Familien, welche die Rache der Türken zu fürchten hatten, sich im Budschak oder dem südlichen Bessarabien niederzulassen, das seit der Vertreibung der Tartaren fast ganz unbewohnt geblieben war. Man gab ihnen Ländereien zwischen dem Pruth, der Donau, dem Trajan-Wall und dem See Katlabug und sie gründeten dort eine Anzahl Ackerbau-Kolonien, die in wenigen Jahren aufblühten. Die meisten ihrer Dörfer bewahrten ihren Tartarischen (wie Karakurt, Jeni-köi, Karagatsch, Kitai) oder Rumänischen (wie Fintina Dsinilor, Tschesme-Warnita) Namen, nur einige erinnern an das Vaterland der Bewohner, wie Eski Polos und Waïsal, die zwei Dörfern in Thracien und Bessarabien eigen sind. Eine schöne und regelmässige Stadt von 8000 Einwohnern erhob sich an den Ufern des See's Jalpuch und wurde die Hauptstadt der Bulgarischen Kolonien. Diese Stadt (Bolgrad),

sous la domination moldave. Remarquons cependant que, pour suivre exactement certaines limites convenues, comme la rivière Yalpouk et le val de Trajan, la ligne séparative de la Russie et de la Bessarabie moldave a coupé en deux plusieurs des colonies bulgares, comme Kongas et Tobak.

Un certain nombre de ces colons, rebutés et désenchantés, sont retournés en Turquie, mais la grande masse est restée en Bessarabie et prospère par l'agriculture, un peu d'industrie et même la culture des vignobles.

Durant leurs guerres avec les Bulgares les empereurs l'Orient en transplantèrent plusieurs milliers en Asie-Mineure, aux environs de la Propontide. C'est peut-être de es émigrants que le Bulgar Dagh et Bulgar-keui, à l'est du Bosphore, ont tiré leur nom, mais la petite colonie bulgare de Kis-Derbend (passage de la vierge) ne peut guères prétendre à quelque antiquité.

Russes.

A cette race appartiennent les Malo-Russes (Petits Russes) établis dans la Bessarabie, la Moldavie et la Dobroudja. Après l'expulsion des Nogaïs de la Bessarabie la race russe a pris leur place sur beaucoup de points, comme le prouvent la plupart des noms des villages qu'ils habitent. Eparpillés dans le district de Kagoul, ils sont massés à l'est des colonies bulgares, comme on le voit par la carte. Leurs villages agricoles ont prospéré, dans les villes l'élément russe s'est infiltré aussi, mais plus lentement.

Les Russes de Moldavie sont des sectaires connus sous le nom de „Skoptzi" ou Origénistes; ils sont surtout commerçants et fort estimés pour leur probité et leurs vertus privées. Le peuple moldave les appelle „Lipoveni"; on les reconnaît aisément à leur type slave, à l'absence de barbe, à leur costume. Par leur organisation religieuse le mariage leur est interdit, mais ils se perpétuent par des immigrations incessantes, leurs coreligionnaires, persécutés en Russie, leur envoient des recrues. Outre plusieurs villages ils habitent aussi les villes et ont à Yassi un quartier au faubourg de Galata.

Quant aux Cosaques dobroudjis, ce sont aussi des réfugiés politiques et religieux, des „Staroviertzi" (vieux croyants), persécutés sous Cathérine II. et accueillis par le gouvernement turc qui les cantonna sur divers points, en Asie près Samsoun, à Kazakli (lieu des Kazaks ou Cosaques) sur le lac de Maniyas, dans le district de Bolat, et en Europe sur le Danube, depuis Hirsova jusqu'à Dou-

so wie der grösste Theil der fraglichen Kolonien, kam durch den Vertrag von Paris im J. 1856 unter Moldauische Herrschaft; um aber den im Vertrag festgesetzten Grenzen, dem Flusse Jalpuch und dem Trajan-Wall, genau zu folgen, musste die Grenzlinie zwischen Russland und dem Moldauischen Bessarabien mehrere der Bulgarischen Kolonien, wie Kongas und Tobak, in zwei Theile zertrennen.

Eine gewisse Anzahl dieser Kolonisten kehrte unmuthig und enttäuscht in die Türkei zurück, aber die grosse Masse ist in Bessarabien geblieben und gedeiht durch Ackerbau, ein wenig Industrie und sogar etwas Weinbau.

Die Orientalischen Kaiser verpflanzten während ihrer Kriege mit den Bulgaren mehrere tausend derselben nach Klein-Asien, in die Uferländer des Marmora-Meeres. Von diesen Einwanderern haben vielleicht der Bulgar-dagh und Bulgar-köi, östlich vom Bosporus ihre Namen erhalten, aber die kleine Bulgarische Kolonie Kis-Derbend (Durchgang der Jungfrau) kann kaum auf einiges Alter Anspruch machen.

c, Russen.

Zu dieser Race gehören die Malo-Russen (Klein-Russen) in Bessarabien, der Moldau und Dobrudscha. Nach Vertreibung der Nogai aus Bessarabien nahmen die Russen an vielen Orten ihre Stelle ein, wie diess die Namen der meisten von ihnen bewohnten Dörfer beweisen. Während sie im Bezirk von Kagul nur zerstreut vorkommen, haben sie sich östlich von den Bulgarischen Kolonien in Masse niedergelassen, wie die Karte zeigt. Ihre Ackerbau-Dörfer sind zu glücklichem Gedeihen gelangt und auch in die Städte ist das Russische Element eingedrungen, jedoch langsamer.

Die Russen in der Moldau sind Anhänger der unter dem Namen „Skoptzi" oder Origenisten bekannten Sekte; sie treiben meist Handel und stehen wegen ihrer Rechtschaffenheit und häuslichen Tugenden in hoher Achtung. Die Moldauer nennen sie „Lipoweni". Man erkennt sie leicht an dem Slavischen Typus, der Bartlosigkeit und ihrer Kleidung. Nach ihren religiösen Satzungen ist ihnen die Ehe untersagt, sie erhalten sich aber durch beständige Einwanderungen, ihre in Russland verfolgten Glaubensgenossen schicken ihnen Ersatz. Ausser mehreren Dörfern bewohnen sie auch die Städte und haben in Jassi ein Viertel in der Vorstadt Galata.

Die Dobrudschi-Kosaken sind ebenfalls politische und religiöse Flüchtlinge, „Starowiertzi" (alte Gläubige), die unter Katharina II. verfolgt von der Türkischen Regierung aufgenommen und an verschiedenen Orten untergebracht wurden, so in Asien bei Samsun, in Kazakli (Ort der Kazak oder Kosaken) am Manijas-See, im Distrikt von Bolat, und in Europa an der Donau von Hirsowa bis Dunawetz.

navetz. Ils ont généralement bien servi la Porte, comme cavaliers irréguliers, dans ses diverses guerres contre la Russie et ont beaucoup souffert de la vengeance de leurs anciens compatriotes à chaque invasion de la Dobroudja. En 1854, lors du passage du Danube par les Russes, les Cosaques ont vaillamment défendu le passage du fleuve et ont été décimés. Ils ont conservé leur langue, leur culte, leurs costumes nationaux, et semblent fort heureux de la protection que leur accorde la tolérance de la Porte pour le libre exercice de leur religion.

Les Cosaques zaporogues avaient formé il y a plusieurs années un établissement dans l'île St.-Georges, sur la lisière de l'épaisse forêt appelée „Kara-Orman" (forêt noire). Cet essai n'a pas réussi, et les colons paraissent s'être dispersés dans les environs.

d. Polonais.

La Turquie n'a qu'une colonie polonaise, celle de l'embouchure de la Salamvria, établie par Reschid-pacha sur ses domaines il y a environ cinq ans. Elle se compose de 70 familles, et le noyau en a été pris dans l'ancienne légion polonaise employée par la Turquie dans la campagne de 1854.

4. Semites.

a. Arabes.

La seule colonie arabe de la Turquie européenne est celle de Dokousagatch („les neuf arbres") près Bazardjik. Elle se compose d'Arabes de Syrie, appelés là il y a quelques années par un pacha qui avait remarqué l'aptitude agricole de cette population; elle se compose de cinq villages dont un, Arab-keui, était en ruines en 1854. Les autres paraissent avoir prospéré.

Quant aux prétendus Arabes de Crète, connus sous le nom d'Abadiotes, il y a plusieurs années qu'on a constaté que ce sont simplement des Turcs, si même ils ne sont pas des Grecs renégats. Ils habitent au pied du mont Ida, vers le sud.

b. Juifs.

Cette race est fort nombreuse dans la Turquie et surtout dans les principautés danubiennes, mais comme elle est éparpillée sur tous les points et n'est en majorité que dans un petit nombre de lieux, nous n'avons pu faire figurer sur notre carte que ces points exceptionnels. Ce sont entr'autres Adjiout en Moldavie, Philippopolis, où les juifs habitent le quartier occidental appelé Marasch, et surtout Salonique, où ils forment une colonie très importante, connue sous le nom de „Mamins". Les Mamins sont extérieurement convertis à l'islamisme, mais

Sie haben der Pforte meist gute Dienste geleistet als irreguläre Reiterei in den Kämpfen gegen Russland, aber dafür bei jedem Einfall ihrer ehemaligen Landsleute in die Dobrudscha von deren Rache viel zu leiden gehabt. Bei dem Übergang der Russen über die Donau im J. 1854 haben sich die Kosaken kräftig widersetzt und dabei stark gelitten. Sie haben ihre Sprache, ihre Religion und ihre Nationaltracht beibehalten und scheinen sich unter dem Schutze, den ihnen die Toleranz der Pforte für die freie Ausübung ihrer Religion gewährt, sehr wohl zu fühlen.

Die Zaporogen (Tschernomorischen Kosaken) hatten vor mehreren Jahren auf der St. Georg-Insel, am Saume des dichten Waldes „Kara-Orman" (Schwarzer Wald), eine Niederlassung gegründet, der Versuch ist aber missglückt und die Kolonisten scheinen sich in der Umgegend zerstreut zu haben.

d. Polen.

In der Türkei existirt nur eine einzige Polnische Kolonie, die Reschid Pascha vor ungefähr fünf Jahren auf seinen Gütern an der Mündung der Salamvria errichtet hat. Sie zählt 70 Familien und der Kern ist der ehemaligen Polnischen Legion entnommen, die im Feldzug von 1854 im Dienst der Türkei stand.

4. Semitische Race.

a. Araber.

Die einzige Arabische Kolonie in der Europäischen Türkei ist die von Dokusagatsch („die neun Bäume") bei Basardschyk. Sie besteht aus Syrischen Arabern, die ein Pascha vor einigen Jahren dahin berief, weil ihm das Geschick dieses Volkes zum Ackerbau aufgefallen war. Sie zählt fünf Dörfer, von denen eines, Arab-köi, im J. 1854 in Trümmern lag; die übrigen scheinen zu gedeihen.

Was die angeblichen Araber auf Creta betrifft, die unter dem Namen Abadioten bekannt sind, so wurde schon vor mehreren Jahren festgestellt, dass sie einfach Türken sind, wenn nicht etwa gar abtrünnige Griechen. Sie wohnen am südlichen Fuss des Berges Ida.

b. Juden.

Dieser Volksstamm ist in der Türkei und besonders in den Donau-Fürstenthümern sehr zahlreich vertreten, da er aber über das ganze Land zerstreut ist und nur an wenigen Orten die Majorität bildet, so konnten wir auf unserer Karte nur diese letzteren, eine Ausnahme bildenden, Orte angeben. Es sind diess u. A. Adschiut in der Moldau, Philippopolis, wo die Juden den westlichen, Marasch genannten, Stadttheil bewohnen, und hauptsächlich Saloniki, wo sie eine sehr bedeutende, unter dem Namen „Maminen" bekannte Kolonie bilden. Die Maminen sind äusserlich

le reste de la population musulmane ne fraye point avec eux.

Les Israëlites de Turquie se divisent en deux grandes classes, appelées juifs espagnols et juifs polonais. Les premiers descendent des juifs expulsés d'Espagne par Ferdinand et Isabelle la Catholique, puis plus tard par Philippe II. C'est la partie la plus riche, la plus cultivée et la plus morale de la race; ils habitent à peu près toute la Turquie européenne et les provinces vasalles, sauf la Moldavie. Ils parlent entr'eux un vieil espagnol fort appauvri, avec des formules particulières (nous: „nos otros", etc.); dans leur correspondance ils se servent de l'écriture hébraïque. En Valachie, où ils sont très nombreux et ont, comme banquiers, une certaine influence, ils ont eu en 1857 un organe politique rédigé en français et en valaque, „l'Israëlite roumain".

Les juifs polonais sont venus plus tard, ils remplissent la Moldavie, surtout les villes d'Yassi, Botoschani, Piatra etc. C'est surtout sous le règne de Michel Stourdza qu'ils y ont afflué de Transilvanie, de Gallicie et en général de toute l'ancienne Pologne. Leur langue usuelle est un allemand très mêlé de slave et d'hébreu, leur état matériel, moral et social est assez misérable. Outre le commerce, principalement celui de détail, ils exercent quelques professions spéciales, comme voituriers.

5. Race turque.

a. Osmanlis.

La race ougro-altaïque, à laquelle appartiennent les Turcs, les Mongols, les Mandchous etc., ne s'est régulièrement avancée vers l'Europe que dans le treizième siècle. Vers 1224 une tribu importante de Turcs du Khorassan, profitant des grandes commotions produites en Asie par les invasions mongoles, s'établit en Arménie. Une branche de cette tribu, forte de 400 familles et conduite par Ertoghrul („l'homme droit") offrit ses services au sultan seldjoukide Aladdin en Asie Mineure. Ce sultan, turc lui-même, colonisa ses compatriotes dans le district de Sultaneunu, avec charge de défendre cette frontière. A la dissolution de l'empire seldjoukide Osman, fils d'Ertoghrul, s'empara de quelques forteresses (1299) et devint le chef d'un état qui s'agrandit rapidement et d'un peuple qui prit son nom (Osmanlis ou fils d'Osman). Sous son règne Brousse fut pris et devint la capitale du nouvel empire; son fils Orkhan prit pied en Europe en s'emparant de Gallipoli. Le reste de l'histoire des Turcs appartient moins à l'ethnographie qu'aux annales politiques de l'Europe.

zum Islam bekehrt, aber die übrige muhammedanische Bevölkerung verträgt sich nicht mit ihnen.

Die Israeliten der Türkei zerfallen in zwei grosse Abtheilungen, genannt Spanische und Polnische Juden. Die ersteren stammen von den Juden ab, die durch Ferdinand und Isabelle die Katholische, dann später durch Philipp II. aus Spanien vertrieben wurden. Sie machen den reichsten, gebildetsten und moralischsten Theil ihres Volkes aus und bewohnen fast die ganze Europäische Türkei nebst den Vasallen-Staaten, ausgenommen die Moldau. Sie sprechen ein altes, sehr verkümmertes Spanisch mit eigenthümlichen Formen (wir: „nos otros", u. s. w.), als Schriftsprache bedienen sie sich aber des Hebräischen. In der Walachei, wo sie in grosser Anzahl leben und als Banquiers einen gewissen Einfluss ausüben, hatten sie im J. 1857 ein in Französischer und Walachischer Sprache redigirtes Organ, den „Israëlite roumain".

Die Polnischen Juden kamen erst später und liessen sich in Menge in der Moldau nieder, namentlich in den Städten Jassi, Botoschani, Piatra u. s. w. Hauptsächlich unter Michael Sturdza's Regierung strömten sie aus Siebenbürgen, Galizien und dem ganzen ehemaligen Polen dahin. Ihre gewöhnliche Sprache ist ein mit Slavischen und Hebräischen Wörtern stark vermischtes Deutsch, ihre materielle, moralische und sociale Lage ist ziemlich elend. Ausser dem Handel, namentlich dem Kleinhandel, betreiben sie einige spezielle Gewerbszweige, als Fuhrleute u. s. w.

5. Türkische Race.

a. Osmanli.

Die Ugro-Altaische Race, zu welcher die Türken, Mongolen, Mandschu u. s. w. gehören, drang erst im 13. Jahrhundert systematisch nach Europa vor. Um 1224 machte sich ein mächtiger Türkenstamm in Chorassan die grossen, durch die Einfälle der Mongolen in Asien entstandenen, Umwälzungen zu Nutze und setzte sich in Armenien fest. Ein Zweig dieses Stammes, 400 Familien stark und von Ertoghrul („der redliche Mann") geleitet, bot seine Dienste dem Seldschuken-Sultan Aladdin in Klein-Asien an. Dieser Sultan, selbst von Türkischer Abkunft, siedelte seine Landsleute in dem Bezirk von Sultan-öni an und trug ihnen auf, diese Grenze zu vertheidigen. Beim Zerfall des Seldschuken-Reiches bemächtigte sich Osman, Ertoghrul's Sohn, mehrerer fester Plätze (1299) und wurde das Haupt eines Staates, der sich rasch vergrösserte, und eines Volkes, das seinen Namen (Osmanli oder Osman's Söhne) annahm. Unter seiner Regierung wurde Brussa erobert und zur Hauptstadt des neuen Reiches gemacht; sein Sohn Orkhan fasste in Europa Fuss, indem er sich der Stadt Gallipoli bemächtigte. Die spätere Geschichte der Türken gehört weniger der Ethnographie als den politischen Annalen Europa's an.

La colonisation de la péninsule thraco-hellénique par les Osmanlis fut très variable dans son mode et dans ses effets. Des bans nombreux suivirent l'armée conquérante et se massèrent principalement dans les plaines les plus fertiles et dans les points stratégiques importants. En Thessalie, au milieu d'une population grecque compacte, un gros d'Osmanlis occupa les plaines voisines de Pharsale. Dans l'Albanie et l'Epire, où une partie de la population se fit musulmane pour échapper aux conséquences de la conquête, où une autre partie des tribus indigènes se maintint autonome dans les montagnes, les Turcs ne s'établirent que dans quelques villes; de même en Bosnie et en Herzégovine, où l'aristocratie embrassa l'islamisme. Au dix-septième siècle quelques villages turcs existaient dans le Monténégro conquis momentanément, une insurrection accompagnée d'un massacre général les anéantit.

Dans la Bulgarie une fraction de la population passa à l'islamisme par des motifs d'intérêt assez attestés par sa tiédeur actuelle dans ce culte: ce sont les Pomaks. Quant à la Bulgarie orientale, où l'islam et la langue des conquérants ont pénétré à la fois, l'élément bulgare en a été tellement envahi qu'il nous est impossible, nous l'avons dit, de distinguer dans ce pays les Osmanlis colonisés des Bulgares devenus musulmans. La Dobroudja a eu aussi ses colonies turques dans la vallée de Babadagh, les environs d'Hirsova et quelques points isolés. Quant aux deux principautés roumaines, des capitulations spéciales en interdisaient l'habitation aux Osmanlis. Aujourd'hui encore leur contingent au nord du Danube se réduit à une colonie d'environ 150 marchands de bois établis par tolérance administrative à Piatra (Haute Moldavie), centre d'un énorme commerce de bois flotté qui s'exporte par la Bistritza, le Sireth et le Danube jusqu'à Constantinople. Leur esprit pacifique, leur loyauté en affaires et l'utilité que le pays trouve à leur présence, ont fait maintenir cette exception, même sous l'occupation russe de 1853.

Dans la Macédoine il y a de nombreuses colonies turques antérieures aux Osmanlis proprement dits et curieuses à étudier. Dès le dixième siècle la vallée du Vardar avait reçu une émigration venue de la Perse, professant le culte guèbre et fuyant les persécutions musulmanes. Ces émigrants, au nombre de 30.000, furent localisés sur le Vardar; plus tard, devenus dangereux pour l'état, il paraît qu'ils furent en partie éparpillés dans les provinces par troupes de 2000 individus. Les Byzantins les appellent „Perses", mais ils ajoutent qu'ils parlaient „la langue turque" (Co-

Die Besiedelung der Thracisch-Hellenischen Halbinsel durch die Osmanli war nach Methode und Erfolg sehr verschiedenartig. Zahlreiche Truppenmassen folgten dem siegreichen Heere und häuften sich in den fruchtbarsten Ebenen und an strategisch wichtigen Punkten an. In Thessalien besetzte eine Osmanli-Schaar die Ebenen bei Pharsala inmitten einer dichten Griechischen Bevölkerung; in Albanien und Epirus, wo ein Theil der einheimischen Bevölkerung zum Islam übertrat, um den Folgen der Eroberung zu entgehen, während ein anderer Theil in den Gebirgen seine Selbstständigkeit behauptete, liessen sich die Türken nur in einigen Städten nieder; eben so in Bosnien und der Herzegowina, wo die Aristokratie den Islam annahm. Im 17. Jahrhundert gab es einige Türkische Dörfer in Montenegro, das momentan erobert worden war, aber ein Aufstand mit allgemeiner Metzelei vernichtete sie.

In Bulgarien bekehrte sich ein Theil der Bevölkerung zum Islam aus Gründen des Eigennutzes, wie diess seine jetzige Lauheit für diese Religion genugsam beweist: diess sind die Pomaken; im östlichen Bulgarien aber, wo Religion und Sprache der Eroberer zugleich eindrangen, wurde das Bulgarische Element dermaassen erschüttert, dass es uns, wie gesagt, unmöglich ist, in diesem Lande die angesiedelten Osmanli von den zum Islam übergetretenen Bulgaren zu unterscheiden. Auch die Dobrudscha besitzt Türkische Kolonien in dem Thal von Babadagh, den Umgebungen von Hirsowa und an einigen isolirten Punkten. Was die beiden Rumänischen Fürstenthümer betrifft, so war den Osmanli durch besondere Vergleiche verboten, daselbst zu wohnen, und noch jetzt beschränken sie sich im Norden der Donau auf eine Kolonie von ungefähr 150 Holzhändlern, die sich durch Nachsicht der Verwaltung in Piatra (Obere Moldau) niedergelassen haben, dem Mittelpunkt eines ungeheueren Handels mit Flössholz, das auf der Bistritza, dem Sereth und der Donau bis nach Konstantinopel ausgeführt wird. Bei ihrem friedlichen Sinn, ihrer Rechtlichkeit in Geschäftssachen und dem Nutzen, welchen ihre Gegenwart dem Lande bringt, hat man diese Ausnahme aufrecht erhalten, selbst während der Russischen Besitznahme des Landes im J. 1853.

In Macedonien gab es noch vor Ankunft der eigentlichen Osmanli zahlreiche Türkische Kolonien, deren Studium viel Interesse bietet. Seit dem 10. Jahrhundert waren Auswanderer aus Persien in das Thal des Wardar gekommen; sie bekannten sich zur Religion der Ghebr (Parsen) und flohen vor den Verfolgungen der Muhammedaner. Diese Einwanderer, 30.000 Seelen stark, waren Anfangs auf das Wardar-Thal beschränkt, später aber, als sie dem Staat gefährlich wurden, zerstreute man sie, wie es scheint, zum Theil in Trupps von 2000 Personen über die Provinzen.

din, 56). Pouqueville suppose avec beaucoup de raison que c'étaient des Turcomans comme les tribus qui occupent aujourd'hui le nord-ouest de la Perse; il dit aussi (II, 418) avoir vu des fragments des évangiles traduits en turc à l'usage des Vardariotes devenus chrétiens. Le même voyageur se félicitait vivement d'avoir retrouvé le long du Kara-sou et de Kastoria à Trikala les traces des Vardariotes dans les villages des environs d'Anaselitza, dont les Turcs lui avaient paru trancher, par leur probité, leur hospitalité et leurs vertus rustiques, avec la population turque proprement dite. Cet argument a une médiocre valeur, car ces vertus sont celles de toute la population rurale turque, et les Vardariotes de Pouqueville sont probablement des Koniarides.

Vers 1065 une colonie d'un autre peuple turc, les Uzes, fut établie également en Macédoine; ses chefs reçurent le rang de sénateurs. C'est sans doute d'eux que parle Anne Comnène, quand elle mentionne des colonies turques voisines d'Ochrida.

Quelques écrivains paraissent avoir confondu cette colonisation avec celle qui suit, celle des Turcs de Konieh ou Koniarides, comme les appellent les Grecs. Que les empereurs d'Orient les aient appelés pour repeupler la Macédoine vers le onzième siècle ou qu'ils soient venus au quatorzième avec la première conquête turque, ils n'en forment pas moins un élément à part, répandu principalement autour de Kojani et au nord-est de Thessalonique. Leurs moeurs sont pastorales et leur gouvernement est plus républicain que celui du reste des Turcs; ainsi les assemblées du district koniaride de Tcherschembé se tiennent à Kojani, point central de ce groupe. Nous ignorons s'ils parlent un turc plus ancien ou plus pur que celui de Constantinople ou des Osmanlis de Bulgarie.

Sur la limite des races grecque et bulgare les Osmanlis sont parvenus à faire une trouée importante, ils remplissent le Rhodope (Dospat), mais ils disparaissent dans la masse compacte des Grecs à mesure qu'on approche de Constantinople. Ils sont étrangement clairsemés dans les environs de la capitale et sur les deux rives du Bosphore, comme on peut le voir par le tableau suivant que nous empruntons aux recherches de Mr. Viquesnel (1856):

Constantinople	. . .	219.000	Turcs,	102.000 Raïas.
Eyoub et Khas-keui	. .	20.400	„	20.600 „
L'Arsenal, Kassem Pacha	. .	22.300	„	3.900 „
Tatavla	. . . .			12.200 „
Pera et Galata	. . .	13.900	„	35.200 „
Tophané et Fundukli	. .	26.900	„	1.600 „

Die Byzantiner nennen sie „Perser", setzen aber hinzu, sie redeten „die Türkische Sprache" (Codin, 56.) Pouqueville vermuthet mit viel Grund, dass sie Turkomanen waren, gleich den Stämmen, welche man gegenwärtig im Nordwesten von Persien antrifft; auch behauptet er (II, 418), Bruchstücke von ins Türkische übersetzten Bibeln bei zum Christenthum bekehrten Wardarioten in Gebrauch gesehen zu haben. Derselbe Reisende schätzte sich glücklich, längs des Kara-su und zwischen Kastoria und Trikala in den Dörfern um Anaselitza Spuren von Wardarioten gefunden zu haben; die dortigen Türken schienen ihm durch ihre Rechtschaffenheit, Gastfreundschaft und ihre ländlichen Tugenden gegen die eigentliche Türkische Bevölkerung abzustechen. Dieser Beweisgrund ist jedoch von untergeordnetem Werth, denn diese Vorzüge hat die ganze Türkische Landbevölkerung, und die Wardarioten Pouqueville's sind wahrscheinlich Koniariden.

Um das J. 1065 siedelte sich ebenfalls in Macedonien eine Kolonie eines anderen Türkischen Volkes, der Uzen, an. Ihre Vorgesetzten erhielten den Rang von Senatoren. Von ihnen spricht ohne Zweifel Anna Comnena, wenn sie Türkische Kolonien bei Ochrida erwähnt.

Einige Schriftsteller scheinen diese Ansiedelung mit der späteren der Türken von Konia oder Koniariden, wie sie von den Griechen genannt werden, verwechselt zu haben. Mögen diese um das 11. Jahrhundert von den Orientalischen Kaisern herbeigerufen worden sein, um Macedonien wieder zu bevölkern, oder im 14. Jahrhundert mit der ersten Türkischen Eroberung gekommen sein, jedenfalls bilden sie ein Element für sich, das hauptsächlich um Koschani und nordöstlich von Thessaloniki verbreitet ist. Ihrer Lebensart nach sind sie ein Hirtenvolk und ihre Regierung ist republikanischer als die der übrigen Türken; so werden die Versammlungen des Koniariden-Bezirks von Tscherschembe in Koschani, dem Centralpunkt dieser Gruppe, abgehalten. Wir wissen nicht, ob sie ein älteres oder reineres Türkisch sprechen, als das in Konstantinopel oder von den Osmanli in Bulgarien gesprochene.

Zwischen den Grenzen der Griechischen und Bulgarischen Race haben sich die Osmanli am Rhodope (Dospat) über einen bedeutenden Raum ausgebreitet, dagegen verschwinden sie in der dichten Masse der Griechen, je mehr man sich Konstantinopel nähert. In der Umgebung der Hauptstadt und an beiden Ufern des Bosporus sind sie auffallend dünn gesäet, wie man aus folgender, den Untersuchungen Viquesnel's (1856) entnommener, Tabelle ersieht.

Konstantinopel	. . .	219.000	Türken,	102.000 Rajas.
Ejub und Chas-köi	. .	20.400	„	20.600 „
Arsenal, Kassem Pascha	. .	22.300	„	3.900 „
Tatavola	. . . .			12.200 „
Pera und Galata	. . .	13.900	„	35.200 „
Tophane und Fyndykly	. .	26.900	„	1.600 „

Alibey et Kiahat-hané	1.300 Turcs,	800 Raïas.
Bechiktach	13.300 „	8.300 „
Orta-keui	1.300 „	7.400 „
Koutroutchesmé	1.800 „	1.800 „
Arnaout-keui	1.400 „	7.600 „
Beibek	1.600 „	2.300 „
Roumeli-Hissar à Balta-Liman	2.600 „	1.700 „
Emirghian	1.300 „	1.500 „
Stenia	2.400 „	6.900 „
Therapia		2.900 „
Buyukdere	1.400 „	3.300 „
Sarieri	1.400 „	1.800 „
Roumeli-kavak	2.400 „	900 „
Fanaraki	1.300 „	2.300 „
Anadolouk-kavak	4.500 „	2.700 „
Beïkos, Indjik-keui, Kanlidje	2.700 „	3.100 „
Anadolou-hissar	1.800 „	400 „
Kandili, Beylerbey, etc.	2.800 „	5.100 „
Stavros et Kousgoundjouk	300 „	4.500 „
Kadi-keui	900 „	1.500 „
Kartal	500 „	800 „
Iles des Princes		2.400 „
Scutari	26.500 „	22.500 „

Les Turcs de tout l'empire parlent leur langue nationale, le turc populaire, qu'il faut distinguer du turc littéraire très mêlé de „farsi" ou persan. Il faut excepter de cette remarque les Turcs de Candie qui ne savent ou du moins ne parlent usuellement que le grec moderne. En général les Turcs sont peu soucieux d'apprendre des langues étrangères, et ce n'est que par suite de relations fréquentes, commerciales ou autres, que ceux du nord-est parlent le bulgare, ceux du sud-est le grec et ceux de la Dobroudja le roumain.

b. Yuruks.

C'est le nom vulgaire que les Turcs donnent à ceux de leurs consanguins qui ont gardé les habitudes de la vie nomade et pastorale; il signifie „marcheurs". Les Yuruks sont des Turcomans purs et sont aux Osmanlis à peu près ce que sont les Islandais aux autres Scandinaves. Ils sont peu nombreux en Europe et n'y forment que quelques groupes disséminés dans la Thrace; ils ont dans le Rhodope des pâturages (iaïla) sur les hauts plateaux, d'où ils descendent l'hiver dans leurs villages. Ces derniers sont surtout massés dans la plaine de Serès, vers Drama, et le long de la chaîne au nord-est de Salonique. Les voyageurs qui ont visité ces populations un peu barbares, mais morales et paisibles, en font un grand éloge.

Les montagnes de l'Asie Mineure ont aussi une nombreuse population turcomane; notre carte figure un de leurs groupes, celui du mont Olympe.

c. Tartares.

On appelle ainsi fort improprement les Turcs Nogaïs de la Dobroudja. De même que jadis les Scythes occupaient

Alybey und Kiahat-hane	1.300 Türken,	800 Rajas.
Beschiktasch	13.300 „	8.300 „
Orta-köi	1.300 „	7.400 „
Kurutscheschme	1.800 „	1.800 „
Arnaut-köi	1.400 „	7.600 „
Bebek	1.600 „	2.300 „
Rumeli-Hissari bis Balta-Liman	2.600 „	1.700 „
Emirghian	1.300 „	1.500 „
Stenia	2.400 „	6.900 „
Therapia		2.900 „
Bujukdere	1.400 „	3.300 „
Sarieri	1.400 „	1.800 „
Rumeli-kavaki	2.400 „	900 „
Fanaraki	1.300 „	2.300 „
Anadoli-kavak	4.500 „	2.700 „
Beikos, Indschir-köi, Kanlidsche	2.700 „	3.100 „
Anadoli-Hissari	1.800 „	400 „
Kandili, Beglerbeg u. s. w.	2.800 „	5.100 „
Stavros und Kusgundschik	300 „	4.500 „
Kadi-köi	900 „	1.500 „
Kartal	500 „	800 „
Prinzen-Inseln		2.400 „
Skutari	26.500 „	22.500 „

Die Türken bedienen sich im ganzen Reiche ihrer nationalen Sprache, der Türkischen Volkssprache, die man von der mit „Farsi" oder Persisch sehr vermischten Türkischen Schriftsprache unterscheiden muss. Ausgenommen sind jedoch hiervon die Türken auf Candia, welche nur Neugriechisch verstehen oder doch gewöhnlich sprechen. Im Allgemeinen bekümmern sich die Türken wenig um die Erlernung fremder Sprachen und nur in Folge ihrer häufigen commerziellen oder anderweitigen Beziehungen sprechen die im Nordosten Bulgarisch, die im Südosten Griechisch und die in der Dobrudscha Rumänisch.

b. Jurucken.

Diess ist der vulgäre Name, welchen die Türken denen von ihren Blutsverwandten geben, welche ihre Gewohnheiten eines Nomaden- und Hirtenlebens beibehalten haben; er bedeutet „Fussgänger". Die Jurucken sind reine Turkomanen und stehen zu den Osmanli nahezu in demselben Verhältniss wie die Isländer zu den übrigen Skandinaviern. In Europa ist ihre Zahl gering, sie bilden hier nur einige in Thracien zerstreute Gruppen, namentlich besitzen sie auf den Hochebenen des Rhodope Weidegründe (Jaila), von denen sie im Winter nach ihren Dörfern herabkommen. Diese letzteren haben sich hauptsächlich in der Ebene von Seres, nach Drama hin, und längs der Bergkette nordöstlich von Saloniki dichter gruppirt. Die Reisenden, welche dieses etwas barbarische, aber gesittete und friedliche Volk besuchten, sind seines Lobes voll.

Auch die Gebirge von Klein-Asien haben eine zahlreiche Turkomanische Bevölkerung; auf unsere Karte fällt noch eine dieser Gruppen, die des Olympus.

c. Tartaren.

So nennt man fälschlich die Türkischen Nogai der Dobrudscha. Eben so wie einst die Scythen diese Halbinsel

cette péninsule, les Nogaïs qui ont rempli l'ancienne Scythie, se sont étendus un peu au midi du mur de Trajan et ont continué à vivre dans la Dobroudja, même après que les Roumains et les Russes colonisaient le pays entre le Danube et le Dnieper et séparaient ainsi les Nogaïs criméens de leurs frères dobroudjis. La guerre d'Orient a apporté à ces derniers un renfort de plusieurs milliers de leurs compatriotes de Crimée, compromis par les sympathies qu'ils avaient manifestées pour les armées alliées.

Les Tartares dobroudjis, différents des Osmanlis, ont conservé assez fidèlement leur type asiatique, reproduit dans les beaux dessins de Mr. Hommaire de Hell; ils sont un peu agriculteurs, surtout pasteurs, et reconnaissent (tout en obéissant au gouvernement ottoman) l'autorité d'un khan héréditaire, résidant à Tchétal-Orman, à peu près au centre du territoire qu'ils habitent. Leur nombre, selon Mr. Ionesco, est de 33.000 âmes.

6. Magyars.

Les Magyars des principautés danubiennes sont presque tous en Moldavie. La Valachie en possède un petit nombre, bien que plusieurs villages de la frontière de Transylvanie soient habités par des émigrés que les Valaques nomment „Ungureni", mais il ne faut pas oublier que ce nom désigne à la fois, pour le peuple, les Magyars et les Roumains transylvains.

Ceux de Moldavie, très nombreux entre les Carpathes et le Sireth avec quelques villages au delà de cette rivière, sont des Szeklers (Siculi) appelés en moldave „Tchanghei"; ce sont des colons datant de l'époque fort reculée, où les rois de Hongrie possédaient la Moldavie jusqu'à Roman et Bakeu. Sans entrer dans la question fort controversée de savoir si les Szeklers ne sont pas un débris magyarisé de l'armée hunnique d'Attila, nous dirons seulement que ceux que nous avons vu ont un beau type européen, moins régulier que celui des Roumains au milieu desquels ils vivent, mais identique au type szekler de Transylvanie. Ils perdent peu à peu leur costume national, plus difficilement leur langue qui est un magyare un peu barbare; ce qu'ils conservent le mieux, c'est leur culte catholique.

Voici un dénombrement par paroisses, à peu près exact, des Hongrois de Moldavie:

Yassy et Botoschani . . .	environ [1])	1500

[1]) Nous n'avons donné qu'un chiffre approximatif pour la population hongroise de Yassy et de Botoschani, parce que l'état dont nous nous sommes servi ne la distingue point de l'ensemble de la population catholique de ces deux villes. Les Tchanghei ressortissent, au spirituel, de quatre vicariats: Yassy, le Sireth, la Bistritza et le Trotousch.

in Besitz nahmen, breiteten sich auch die Nogai, welche das alte Scythien bevölkerten, etwas südlich über die Trajan-Mauer aus und wohnten seitdem in der Dobrudscha, selbst nachdem die Rumänen und die Russen das Land zwischen Donau und Dniepr kolonisirt und dadurch die Nogai der Krim von ihren Brüdern in der Dobrudscha abgeschnitten hatten. Der Orientalische Krieg brachte den letzteren eine Verstärkung von mehreren tausend Landsleuten aus der Krim, die sich durch ihre Sympathien für die Heere der Verbündeten compromittirt hatten.

Die Tartaren der Dobrudscha haben im Gegensatz zu den Osmanli ihren Asiatischen Typus, wie er in den schönen Zeichnungen Hommaire de Hell's wiedergegeben ist, ziemlich treu bewahrt; sie treiben etwas Ackerbau, meist aber Viehzucht, und erkennen (obwohl der Pforte unterthan) die Autorität eines erblichen Khan an, der seinen Sitz zu Tschetal-Orman, nahezu im Mittelpunkt des von ihnen bewohnten Gebietes, hat. Nach Ionesco beträgt ihre Zahl 33.000 Seelen.

6. Magyaren.

Die Magyaren der Donau-Fürstenthümer leben fast alle in der Moldau; in der Walachei findet man nur eine kleine Zahl. Zwar sind mehrere Dörfer an der Siebenbürgischen Grenze von Eingewanderten bewohnt, welche die Walachen „Ungureni" nennen, man darf aber nicht vergessen, dass dieser Name beim Volke ebensowohl die Magyaren als die Siebenbürgischen Rumänen bezeichnet.

Die Magyaren der Moldau, die sich sehr zahlreich zwischen den Karpathen und dem Sereth, so wie in einigen Dörfern jenseit dieses Flusses finden, sind Szekler (Siculi), im Moldauischen „Tschanghei" genannt. Es sind Ansiedler aus der sehr frühen Zeit, wo die Könige von Ungarn die Moldau bis Roman und Bakeu besassen. Ohne auf die vielbesprochene Frage einzugehen, ob die Szekler ein magyarisirter Überrest der Hunnischen Armee des Attila seien, bemerken wir nur, dass die, welche wir sahen, schöne Europäische Gesichtszüge besitzen, die zwar weniger regelmässig sind als die der Rumänen, in deren Mitte sie leben, aber mit dem Typus der Szekler in Siebenbürgen übereinstimmen. Ihre Nationaltracht büssen sie nach und nach ein, weniger leicht ihre Sprache, die ein etwas barbarisches Magyarisch ist; am meisten halten sie an ihrem Katholicismus fest.

Hier folgt ein ziemlich genauer Census der Ungarn in der Moldau nach Kirchspielen.

Jassy und Botuschani . .	ungefähr [1])	1500

[1]) Wir geben für die Ungarische Bevölkerung von Jassy und Botuschani nur annähernde Zahlen, weil die von uns benutzte Liste dieselbe nicht von der übrigen katholischen Bevölkerung der beiden Städte unterscheidet. Die Tschanghei stehen in kirchlicher Beziehung unter vier Vikariaten: von Jassy, des Sereth, der Bistritza und des Trotusch.

Hourlesti	571
Housch	2142
Sabavani	1443
Girlesti	2018
Halaucesti	2823
Kotnar	352
Rekiteni	1777
Otzelesti	2007
Tamascheni	1091
Talpesti	1413
Vale Saka	1827
Bakeu	1019
Faravani	2790
Kalougareni	2642
Kleja	3627
Prajesti	3620
Valeni	3087
Trotousch	1725
Grozesti	2801
Poustieni	2954
Foktchani	889
Total	44.116

7. Arméniens.

Ce peuple est, en quelque sorte, exotique en Europe. L'un des plus anciens et le plus glorieux des peuples caucasiens proprement dits, il envoya de nombreuses colonies en Asie Mineure durant les nombreuses variations politiques de ce pays. Déjà au quinzième siècle les Arméniens étaient établis autour de Nicée et de Nicomédie aussi solidement qu'aujourd'hui. Après la prise de Constantinople Mahomet II appela dans cette capitale l'archevêque arménien de Brousse, le créa patriarche, et grâce à des encouragements encore plus directs le quartier de Galata et d'autres lieux voisins reçurent de nombreuses colonies arméniennes.

Actuellement la Turquie d'Europe compte environ 400.000 Arméniens dont plus de 200.000 à Constantinople. Les quartiers, où ils sont le plus nombreux dans cette ville, sont ceux d'Eyoub, de Psammatia, de Koum-Kapou, de Galata, de Balad. Sur les deux rives du Bosphore il faut citer Roumeli-Hissar, Orta-keui, Kouroutchesmé, Emirghian, Scutari, Kartal, Alem-Dagh. Dans les provinces les Arméniens, massés dans quelques grandes villes comme Andrinople, Philippopolis, Bucharest, &c., sont répartis dans les trois évêchés de Rodosto, de Varna et d'Andrinople.

Tous les Arméniens de l'empire ottoman forment une „nation" régie au temporel par un conseil de 20 membres, électif sous la confirmation de la Porte. Elle s'administre elle-même pour tout ce qui est d'affaires intérieures, dépenses de la communauté, écoles, &c.

Les annales des Arméniens depuis trois siècles ne sont guères remplies que de leurs débats religieux. En 1700 notamment une scission fut opérée parmi eux par le célèbre Mekhitar qui avait passé au catholicisme, et après

Hurleschti	571
Husch	2142
Sabawani	1443
Girieschti	2018
Halosseschti	2823
Kotnar	352
Rekiteni	1777
Otseleschti	2007
Tamascheni	1091
Talpeschti	1413
Walessaka	1827
Bakeu	1019
Farawani	2790
Kalugareni	2642
Klescha	3627
Praschéschti	3620
Waleni	3087
Trotusch	1725
Groseschti	2801
Puschtieni	2954
Fokschani	889
Summe	44.116

7. Armenier.

Diese Völkerschaft ist in Europa gewissermaassen exotisch. Eins der ältesten und ruhmreichsten unter den eigentlichen Kaukasischen Völkern, schickte es während der häufigen politischen Veränderungen in Klein-Asien zahlreiche Kolonien dahin. Schon im 15. Jahrhundert hatten sich die Armenier um Nicaea und Nicomedia eben so festgesetzt wie jetzt. Nach der Einnahme von Konstantinopel berief Mahomet II. den Armenischen Erzbischof von Brussa dahin, ernannte ihn zum Patriarchen und in Folge anderer, noch mehr direkter, Ermuthigungen strömten zahlreiche Armenische Einwanderer nach Galata und anderen benachbarten Orten.

Gegenwärtig zählt die Europäische Türkei etwa 400.000 Armenier, von denen über 200.000 in Konstantinopel leben. Die Stadttheile, in welchen sie hier am zahlreichsten angetroffen werden, sind Ejub, Psammatia, Kum-Kapu, Galata und Balad. An beiden Ufern des Bosporus sind zu erwähnen: Rumeli-Hissar, Orta-köi, Kurutscheschme, Emirghian, Skutari, Kartal, Alem-dagh. In den Provinzen, wo sich die Armenier in einigen grossen Städten, wie Adrianopel, Philippopel, Bucharest u. s. w., angehäuft haben, zerfallen sie in die drei Bisthümer von Rodosto, Warna und Adrianopel.

Sämmtliche Armenier des Osmanischen Reiches bilden eine „Nation", deren weltliche Angelegenheiten durch eine unter Bestätigung der Pforte wählbare Rathsversammlung von 20 Mitgliedern geregelt werden. In Allem, was innere Verhältnisse, Gemeindeausgaben, Schulen u. s. w., betrifft, verwaltet sie sich selbst.

Die Jahrbücher der Armenier sind seit drei Jahrhunderten fast nur mit ihren religiösen Streitigkeiten angefüllt. Namentlich im Jahre 1700 entstand eine Spaltung durch den berühmten Mechitar, der zum Katholicismus

de longues vexations la communauté des Arméniens-Unis obtint, vers 1830, une existence officielle. Elle compte, selon Mr. Ubicini, 38.000 à 40.000 membres pour tout l'empire et sur ce nombre 17.000 à Constantinople, principalement à Galata, Pera et Scutari. Le reste appartient à la réligion grecque.

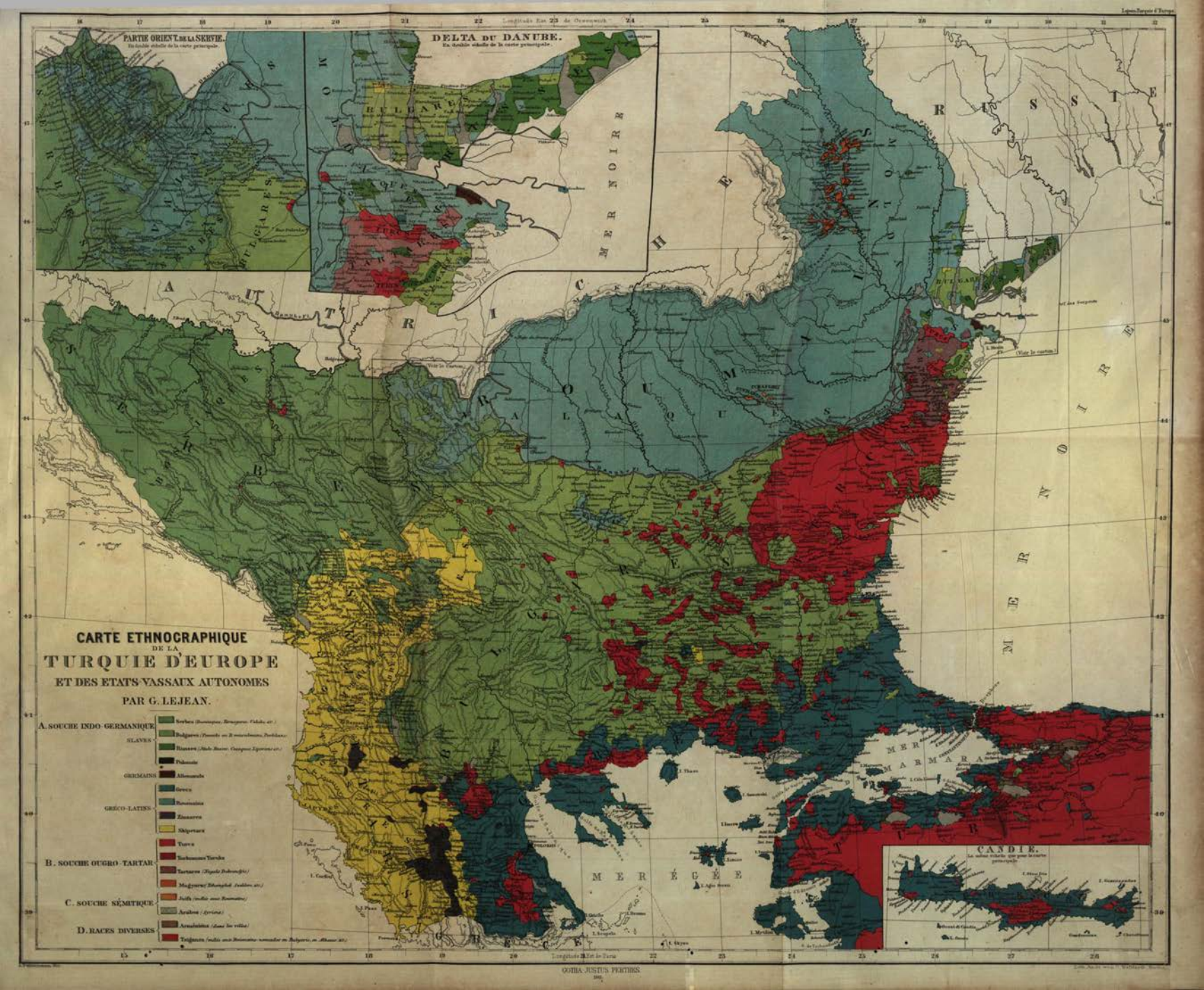
La langue „haïkane" ou l'arménien littéraire ne règne guères que dans les écoles et parmi les lettrés; la plupart des Arméniens se servent du turc, du grec ou du roumain, selon le pays qu'ils habitent, ou ne parlent la langue nationale qu'en y mêlant une foule de mots étrangers. Cependant Constantinople a trois journaux assez purement écrits dans cette langue, et nous les avons trouvés chez des commerçants arméniens des plus petites villes de province, jusques au pied du Balkan.

Les Arméniens de Moldavie sont des fugitifs de la Grande Arménie, venus en occident pour échapper à la domination oppressive de la Perse, vers le onzième siècle. En 1342, et plus tard, de nouvelles migrations vinrent grossir les premières. Cette population se livre principalement au commerce et professe le culte de la majorité de ses compatriotes; c'est surtout au nord-ouest, à Botoschani, ainsi qu'à Yassy, à Galatz, &c., quelle se trouve en nombre.

übergetreten war, und nach langen Bedrückungen gelang es der Gemeinde der Unirten Armenier um 1830, von der Regierung anerkannt zu werden. Sie zählt nach Ubicini 38.000 bis 40.000 Mitglieder im ganzen Reiche und davon 17.000 zu Konstantinopel, namentlich in Galata, Pera und Skutari. Die Übrigen gehören der griechischen Religion an.

Die „Haïkanische" oder Armenische Schriftsprache findet man fast nur in den Schulen und bei den Gelehrten, die meisten Armenier bedienen sich des Türkischen, Griechischen oder Rumänischen je nach dem Lande, das sie bewohnen, oder vermischen wenigstens ihre Nationalsprache mit einer Menge fremder Wörter. Indess erscheinen zu Konstantinopel drei in ziemlich reinem Armenisch geschriebene Zeitungen, die wir bei den Armenischen Kaufleuten in den kleinsten Städten der Provinz bis an den Fuss des Balkan fanden.

Die Armenier in der Moldau sind Flüchtlinge aus Gross-Armenien, die um das 11. Jahrhundert nach Westen wanderten, um der drückenden Herrschaft Persiens zu entgehen. Im J. 1342 und auch später kamen neue Auswanderer zu diesen ersten hinzu. Sie beschäftigen sich vorzugsweise mit dem Handel und bekennen sich zu derselben Religion wie die Mehrzahl ihrer Landsleute. In grösserer Anzahl findet man sie namentlich in der nordwestlichen Moldau, zu Botuschani, wie auch in Jassy, Galatz u. s. w.


PARTIE ORIENTALE DE LA SERVIE.
Un double module de la carte principale.
DELTA DU DANUBE.
Un double module de la carte principale.
CARTE ETHNOGRAPHIQUE
DE LA
TURQUIE D'EUROPE
ET DES ETATS VASSAUX AUTONOMES
PAR G. LEJEAN.
A. SOUCHE INDO-GERMANIQUE
SLAVES
Serbes (Dominque, Herzegovn. Vidoko, etc.)
Bulgares (Pomaks ou Bulgares musulmans, Torbéchens)
Russes (Vieux-Russes, Cosaques Zaporogues, etc.)
Polonais
GERMAINS
Allemands
GRÉCO-LATINS
Grecs
Roumains
Zincares
Skipetars
B. SOUCHE OUGRO-TARTARE
Turcs
Turkomans Yuruks
Tartares (Tepsis Dobroudjis)
Magyares (Csangos Arabes, etc.)
C. SOUCHE SÉMITIQUE
Juifs (vallis aux Roumains)
Arabes (Syriens)
D. RACES DIVERSES
Arnautes (dans les villes)
Tsiganes (vallis aux Roumains nomades en Bulgarie, en Albanie etc.)
CANDIE.
Le même échelle que pour la carte principale
MER NOIRE
MER ÉGÉE
MER DE MARMARA
GOTHA JUSTUS PERTHES

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018